

Lettre à mylord*** sur Baron
et la Dlle Le Couvreur / par
George Wink (l'abbé
d'Allainval). Lettre du
souffleur de la [...]

Allainval, Léonor-Jean-Christine Soulas d' (1700?-1753). Auteur du texte. Lettre à mylord*** sur Baron et la Dlle Le Couvreur / par George Wink (l'abbé d'Allainval). Lettre du souffleur de la Comédie de Rouen au garçon de caffè / par du Mas d'Aigueberre ; publiées par Jules Bonnassies.... 1870.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Tire à 800 exempl.

Mas de l'emp. n. 1010

1121

Ouvres de philosophie

300

COMÉDIE FRANÇAISE

10

LETTRE

DE

D'ALLAINVAL

LETTRE

DE

DU MAS D'AIGUEBERRE

EX LIBRIS

JEAN WAGNER

CET OUVRAGE
N'A ÉTÉ TIRÉ QU'A 300 EXEMPLAIRES

TOUS NUMÉROTÉS.

250 sur papier vergé.

28 — teinté.

20 — de Chine.

2 — peau de vélin.

300

Exemplaire N°



IMPRIMERIE L. TOINON ET C^e, A SAINT-GERMAIN.

LETTRE A MYLORD ***

SUR BARON

Et la Dlle LE COUVREUR

PAR GEORGE WINK (l'Abbé d'Allainval).



LETTRE DU SOUFFLEUR

DE LA COMEDIE DE ROUEN

AU GARÇON DE CAFFÉ

(PAR DU MAS D'AIGUEBERRE).

Publiées par JULES BONNASSIES

Et ornées de Portraits.



PARIS

L. WILLEM, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Expert pour les Ventes aux Enchères

8, RUE DES BEAUX-ARTS, 8

M. D. CCC. LXX.



NOTICE

Voici deux des plus intéressantes brochures faites sur les comédiens au XVIII^e siècle. La seconde est, en même tems, un curieux document sur l'art théâtral.

Elles ont paru toutes deux la même année, en 1730: l'approbation de la première est du 7 juin; celle de l'autre, du 6 juillet. La *Comédie-Française* est alors dans une de ses belles périodes. Baron & Adrienne Lecouvreur ne sont plus, il est vrai, mais ils revivent dans ceux que leur génie a formés. Lui, s'est éteint il y a six mois, chargé d'ans

& de gloire; elle, est, à peine en terre, & sa perte est d'autant plus sensible qu'un crime, dit-on, l'a hâtée & qu'elle fut suivie d'une persécution posthume. Ces deux écrits sont pleins de leur souvenir. Malgré les réserves de d'Allainval sur l'homme, dans Baron, son estime pour le comédien, ne laisse pas d'égaliser celle que lui inspire Adrienne.

Ils ont encore cet intérêt qui manque aux biographies rédigées de seconde main. Par leurs dates d'approbation, l'on en voit l'actualité, comme, à la vivacité des regrets, on y sent l'impression directe, personnelle & la douleur enthousiaste, que le tems affaiblit dans la tête aussi bien que dans le cœur.

La *Lettre à Mylord*^{***} n'a été rééditée qu'une fois, dans la *Collection des Mémoires dramatiques* : c'est dire qu'elle n'est point commune & qu'en outre elle a subi des remaniemens & des coupures. On la doit à l'abbé d'Allainval, qui s'est caché sous le pseudonyme de George Wink, auteur de quelques jolies pièces, dont une, *l'Ecole*

¹ Probablement Mylord Petersburg, ce militaire dont l'originalité brutale est célèbre. Lui qui disait, un jour, à Adrienne « Allons ! qu'on me montre beaucoup d'amour & beaucoup d'esprit » ne partagea pas toujours le préjugé de son tems contre les femmes de théâtre, puisqu'il finit par en épouser une.

des Bourgeois, est un petit chef-d'œuvre. Elle se ressent de la mauvaise humeur qu'entretenait chez lui sa misère; c'est néanmoins le document le plus fidèle & où il y a le plus de *fièvre*, sur la vie des illustres comédiens qui en font l'objet, &, malgré son injustice envers Baron, dont, à cette époque, on méconnut le noble caractère & la fierté légitime, elle a toujours servi de base aux biographies de cet acteur & de sa partenaire.

La *Lettre du Souffleur* est, à parler exactement, la *Seconde Lettre*. On la doit évidemment à du Mas d'Aigueberre, Conseiller au Parlement de Toulouse. Ce magistrat-littérateur fit jouer, à la *Comédie-Française*, le 9 juillet 1729, une pièce intitulée *les Trois Spectacles*, composée d'une tragédie en un acte, *Polixène*, d'une comédie en un acte, en prose, *l'Avare amoureux*, & d'une pastorale, *Pan & Doris*, espèce d'opérette, avec chœurs & ballets, dont Mouret fit la musique. Le succès de cette nouveauté provoqua, la même année, deux parodies à la *Comédie-Italienne*, l'une, *Melpomène vengée*, l'autre, que d'Aigueberre fit lui-même de *Polixène*, *Colinette*, qui fut représentée le 4 septembre 1729. Mais *les Trois Spectacles* essuyèrent également des attaques : d'Aigueberre y répondit par la *Lettre du garçon de café au souffleur de la Comédie de Rouen* (1729) & la *Réponse du souffleur*, &c. (1730). Quant à la *Seconde Lettre*,

elle n'a presque aucun rapport avec les autres : c'est une revue du personnel de la *Comédie-Française* en 1730 & un exposé de principes sur la déclamation théâtrale. Elle n'a jamais eu de réimpression & elle fut toujours si rare — la *Comédie* fit sans doute acheter & détruire presque tous les exemplaires — qu'elle n'a été connue ni des bibliographes, qui ont indiqué les précédentes, ni des historiens du théâtre, qui y auraient trouvé de précieuses indications. Nous l'attribuons hardiment — quoique nous ne puissions nous autoriser à ce sujet d'aucun bibliographe — à du Mas d'Aigueberre : c'est une *suite*, au moins apparente, & d'ailleurs le passage sur *les Trois Spectacles* vaut une signature. L'exemplaire qui nous est échu porte des corrections manuscrites dont la nature accuse la main de l'auteur lui-même : nous en avons fait profiter notre édition.

La *Seconde Lettre* est curieuse à bien des titres. Elle passe en revue, nous l'avons dit, les Comédiens Français, sauf les médiocres, en 1730, & donne sur eux les appréciations d'un écrivain qui a le jugement sûr, la parole éloquente & qui écrit sans passion — ce dernier point serait long à prouver ; mais nous nous en portons garant. — C'est encore un document unique, à cause même de la date où elle fut rédigée. Parmi les comédiens qu'elle critique, il y en avait de jeunes alors, & sans d'Aigueberre, nous

n'aurions que peu de détails sur leurs débuts & l'enfance de leur talent : les articles biographiques des écrivains spéciaux contemporains, Maupoint, de Beauchamps, sont brefs, & ceux des frères Parfaict, qui, dans *l'Histoire du Théâtre François*, s'arrêtent en 1708, n'ont guère plus de prolixité dans le *Dictionnaire des Théâtres*. La *Seconde Lettre* est encore une date pour l'histoire de la science théâtrale : à part le *Traité du récitatif* de Grimarest, mélange d'observations grammaticales & profondes & de naïves généralités, c'est le premier ouvrage où l'on ait essayé de fixer les principes de l'art du comédien.

À l'époque où d'Aiguebierre écrit, la critique va devenir une science, avec les Encyclopédistes & même avec leurs adversaires, mais elle bégaye encore. Aussi que remarquons-nous dans son œuvre ? de l'instinct plutôt qu'une méthode de spéculation : phénomène qui se produit au même âge de toutes les civilisations. Quand l'art est dans son plein, on en observe les lois inconsciemment, & c'est quand il vient à décroître qu'on arrive à les connaître par la comparaison, dont l'étude, qui concentre alors la vitalité intellectuelle des peuples, aiguise le sens. Ce phénomène ne fut jamais plus accentué qu'au XVIII^e siècle, si ce n'est de nos jours, parce que le grand mouvement philosophique lui donna

de l'intensité. D'Aigueberre est un remarquable échantillon de ces écrivains intérimaires qui naissent au lendemain de l'art & à la veille de la science. La question qu'il entrevoit, sans la distinguer, existait bien avant lui. Molière — j'omets Shakespeare que l'on ne connaissait point en France — l'avait pressentie dans la polémique de *l'Impromptu*; Baron, Ponteuil & leurs élèves Quinault-Dufresne, Adrienne Lecouvreur & M^l^{le} Balicourt avaient pratiquement donné des exemples; mais si le génie leur inspira les effets, l'absence de critique constituée leur déroba les principes, l'enchaînement des déductions & les empêcha de formuler une théorie de leur art. C'est ce que d'Aigueberre tentait, & il est curieux de voir ce fin observateur aux prises avec les définitions & les mots qui lui manquent. Il ressemble à d'illustres personnages de son temps, qui parlent admirablement une langue dont ils ignorent la syntaxe & l'orthographe. D'Aigueberre ne connaît pas la grammaire de l'art : il cherche, il erre; à chaque instant il brûle, & puis bast! il va *se noyer* dans un océan de menues observations *de chic*. « La nature seule » dit-il « a le pouvoir d'agir sur les cœurs; ce n'est qu'en l'imitant qu'on peut produire les mêmes effets. » En l'imitant? S'il avait ajouté & *en la choisissant*, il exprimait la théorie complète & exacte de l'art, telle qu'elle est admise au-

jourd'hui ¹. Eh bien ! il faut lire une dizaine de pages pour trouver cet aveu — encore n'est-il qu'implicite — dans le jugement qu'il émet sur Baron & Adrienne Lecouvreur ; & , d'ici là, nous le voyons démenti par un conseil d'imiter *réellement* la nature, en contradiction avec la théorie qui découle de l'ensemble de ses idées, & amorti par des définitions de l'art, toutes à côté de la vraie.

Cette reconnaissance de deux écoles, qu'on voit poindre à tout moment chez d'Aiguebierre, sans qu'il lâche le mot, n'est point spéciale à son sujet. La déclamation artificielle ou théâtrale étant l'imitation choisie de la déclamation naturelle, devait, ainsi que toutes les manifestations de l'esprit humain, produire deux courans, deux *pôles* naissant des extrêmes. En déclamation, c'est l'*inspiration* & l'*analyse*, comme, dans les autres domaines de la pensée, la foi & l'examen, le tempérament & la raison, la synthèse & l'analyse, la fantaisie & les règles, la *grandeur* &

¹ Car il n'y en a pas d'autre, & le soi-disant *réalisme* n'existe pas. Les artistes suivent de plus ou moins près la *réalité*, mais ils ne peuvent jamais la copier strictement. Ils ne font pas de l'*art réaliste*, mais du *réalisme à propos d'art*, & tous obéissent à cette loi instinctive d'émondation sans laquelle l'œuvre serait vaine, puisqu'elle resterait toujours en deçà du but.

l'ordre esthétique & politique, le coloris & le dessin, l'harmonie & la mélodie, en un mot la passion & la réflexion. Ces deux courans, éternels ainsi que l'homme, relèvent, comme ses actes, des mêmes principes philosophiques. Dans l'espèce, le premier eut pour champion dogmatique, au XVIII^e siècle, Rémond de Sainte-Albine; le second, Diderot & Marmontel; Talma devait les fusionner par l'étude, comme, un siècle avant lui, Molière & Baron, par la conception prime-fautière inhérente au génie. D'Aiguebierre, qui a l'instinct de leur existence, ne l'indique même pas. Lisez ses jugemens sur Beaubourg, M^{lles} Duclos, Desmares & sur Baron, Quinault-Dufresne & Adrienne Lecouvreur: ils sont justes; la question y est à l'état latent, mais il en connaît si peu les termes scientifiques qu'il les confond & caractérise parfois le talent d'une école par ceux qui s'appliquent au talent de l'autre.

Ce qui manque à d'Aiguebierre, c'est la science. En qualité d'homme de goût, il lui suffisait d'avoir les impressions vraies; comme critique, il lui fallait apprendre la grammaire de l'art avant d'en écrire, & connaître les bases philosophiques pour déduire les principes: car le critique n'a pas seulement à constater les effets; s'il veut diriger ou préparer une rénovation, il doit découvrir ou, du moins, appliquer les lois. Mais, en 1730, d'Aiguebierre ne pouvait encore atteindre ce but;

même avec les études archéologiques de l'abbé Dubos, il n'y ferait arrivé qu'à demi. Certes, il aurait pu, dans l'exégèse de l'art théâtral chez les Grecs, étudier le secret des rapports entre les moyens matériels & les effets; mais aurait-il parfaitement compris l'étendue de ces effets? Car, de son tems, on ne connaît guère que l'antiquité Romaine, & de la Grèce, on n'étudie que les œuvres purement littéraires, & non l'esthétique. Ignorant les lois spiritualistes qui régissent la déclamation, aurait-il deviné que la science du geste & de la mimique leur est également soumise? qu'en leur nom, l'intensité de la déclamation doit être proportionnée à l'intensité poétique du rôle? Ignorant l'histoire de cet art, aurait-il constaté, pour en faire l'application aux œuvres de son pays, que le ton déclamatoire caractérise l'enfance de tous les théâtres, parce que l'œuvre dramatique participe alors davantage de la poésie pure? Peut être même, inhabile à remarquer, parmi les différences accidentelles des civilisations, leurs points de contact éternels & leur marche identique, aurait-il conclu de la constatation exagérée des premières entre l'art des Grecs & le nôtre à la nécessité de leur maintien exclusif dans la poétique théâtrale moderne, sans voir que la nature idéale reprend toujours ses droits & que le christianisme lui a fait la part encore plus grande que le naturalisme grec. Ce devait être le rôle

des Lessing, des Marmontel, des Schlegel & des Talma.

Nous sommes loin de reprocher à d'Aiguebierre cette lacune, fatale de son tems, dans l'expression & qui est précisément le *témoin* de son œuvre, si judicieusement inexpérimentée. Étonnante singularité ! Sa pensée dépasse les théories de ses successeurs immédiats. Ce tempérament entre les deux extrêmes, que Baron a réalisé, dont Talma donnera la théorie, est oublié après Dufresne. Les Comédiens vont revenir aux termes absolus, & tandis que l'école de Dumesnil se démènera sur son trépied, que celle de Clairon se refroidira parfois dans l'interprétation *disséatrice*, Diderot proclamera bien haut que *le talent du comédien est en raison inverse de sa sensibilité*, & Sainte-Albine soutiendra le contraire aussi nettement. En 1730, d'Aiguebierre pense, sans le pouvoir démontrer, ce dont, un demi-siècle après, l'acteur anglo-français doit trouver la formule en la mettant en pratique. Mais, s'il ne trouve pas l'expression, comme il constate exactement les faits ! Comme il saisit bien le vice fondamental de l'école de l'*inspiration*, qui lui fait traduire aveuglément le mot au lieu de l'idée, & cette virtuosité nerveuse avec laquelle Waltniq « exprime la douleur comme le désespoir, gémit avec violence, soupire comme s'il enrageoit..., donne à la tendresse tout ce qui convient à la douleur, ..

& , trop occupé de son rang, confond ce qui est propre à la personne avec ce qui convient à la dignité. Un moment après, il ne conserve plus rien de toute cette grandeur : veut-il exprimer une passion, il s'y livre sans réserve; *il oublie ce qu'il représente & ne songe qu'à ce qu'il veut faire sentir...* » Avec quelle profondeur il accuse l'*infériorité* de cette école, en la taxant d'*inintelligence* ! Mais il n'ajoute pas : inintelligente, inférieure, parce qu'elle est irresponsable, comme la violence physiologique qui la mène. Quelle justesse dans les conseils qu'il donne aux comédiens sur la *composition* ! Quelle expérience dans celui-ci, qui est la première loi de leur art : « Pour toucher vivement, il ne suffit point d'avoir des sentimens (c'est-à-dire de les comprendre), il faut que ces sentimens soient vifs & animés ! » De quelle sûreté de jugement il fait preuve dans ses critiques ! Tout ce qu'il dit des comédiens vieux ou déjà formés a reçu l'adhésion des écrivains ultérieurs, & il prédit non moins sûrement ce que deviendront les jeunes. De là cette conséquence que ce qu'il rapporte, au moment où il écrit, est vrai.

Le caractère de ces deux œuvres indique celui des annotations que nous y avons plaquées. Notre but n'a été ni d'accompagner l'une de biographies complètes, ni d'écrire, à côté de l'autre, un traité de déclamation, mais de laisser

le pas au texte, en l'escortant, chaque fois qu'il l'a fallu, des explications indispensables à la parfaite intelligence : rien de plus. La *Seconde Lettre* n'étant que sœur utérine de ses aînées, nous avons omis de commenter les deux ou trois allusions qu'y fait d'Aiguebierre à la polémique soulevée par la trilogie. Nos notes, — celles des auteurs sont indiquées par des lettres & imprimées en *italiques*, les nôtres par des numéros & en romains, — sont donc anecdotiques dans la *Lettre* de d'Allainval, laconiquement biographiques & critiques dans celle de d'Aiguebierre. Notre édition est rigoureusement conforme aux originales, sauf les quelques corrections indiquées plus haut & trop légitimes pour qu'on ne nous en sache pas gré. Nous avons dû cependant remanier les alinéas & la ponctuation, deux points si fort négligés autrefois que le sens du texte en devenait souvent incompréhensible, ce qui était ici le cas en maint endroit. Enfin, nous avons respecté l'orthographe de l'époque, tout en en rectifiant les fautes.

J. B.



LETTRE

A. MYLORD ***

IMPRIMERIE L. TOINON ET C^e, A SAINT-GERMAIN.

LETTRE
A MYLORD ***

SUR

BARON

ET LA

D^{LLE} LE COUVREUR

OU L'ON TROUVE

PLUSIEURS PARTICULARITEZ THEATRALES

PAR

GEORGE WINK



A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS
CHEZ ANTOINE DE HEUQUEVILLE,
Au coin de la rue Gift-le-cœur, à la Paix.

M. DCC. XXX.

Avec Approbation & Permission.





LETTRE A MYLORD ***

SUR

BARON

ET LA

Dlle LE COUVREUR

MYLORD,

Vous comptiez, si je m'en sou-
viens, quatre merveilles dans
Paris : 1^o les Thuilleries, 2^o le
Jeu de la Dlle Le Couvreur, 3^o la
Danse de la Dlle Camargó ¹, 4^o la Voix

¹ Mlle Camargó (Marie-Anne Cupis ou Cuppi-
de) (1710-1770) débuta, vers 1730, à l'Opéra dont

de la Dlle Le Maure ¹. La seconde de ces merveilles n'est plus que l'objet des regrets de tous ceux qui l'ont admirée, je veux dire vûë.

Le Theatre François avoit perdu, le 22 Decembre 1729, le fameux Baron (son vrai nom étoit François Boiron ²)

elle ne sortit définitivement qu'en 1751. C'est la créatrice de la *piaffe aphrodisiaque*. Lancret, dans son tableau gravé par Laurent Cars, a mal rendu le caractère de sa danse, qu'il a faite noble & gracieuse, comme celle de Sallé, la rivale de Camargo.

¹ M^{lle} Le Maure (1704-1783), reçue dans les chœurs de l'Opéra en 1719, débuta en 1724 & prit, après être plusieurs fois sortie & rentrée, sa retraite en 1750. En 1771, elle donna quelques représentations au *Colysée* où tout Paris accourut. Le ton pénétrant de sa voix faisait oublier son affreux visage.

² Son vrai nom étoit Michel Boyron. Son père, le comédien de l'*Hôtel de Bourgogne*, s'appelait également Michel, ou André; son fils, mort en 1711, Etienne ou Antoine. C'est son petit-fils

plus âgé qu'il ne vouloit qu'on le crût; il étoit sur son âge plus myfterieux qu'une coquette ¹. Il n'y a pas plus de quatre à cinq ans qu'il jouoit encore les Rôles de *Rodrigue* dans *le Cid*, & de *Dorante* dans *le menteur* ²; mais, quoi-

qui se nommait François, mais il ne débuta qu'en 1741, & en 1730, c'étoit un jeune homme que d'Allainval ne devoit pas connaître. Quant au nom de Baron, il provient de Louis XIII qui le donnoit toujours à André : celui-ci le garda.

¹ L'extrait baptiftaire produit à la mort de Baron le faifait naître en 1653, fur la paroiffe Saint-Sauveur. Mais la mauvaife tenue des regiftres au xvii^e fiècle & le témoignage de Descoteaux, qui étoit fon ami d'enfance & du même âge que lui, ont toujours fait préfumer qu'il se rajeunifait de fix ans. Lemazurier fit, pour éclairer ce point, de grandes recherches qui font reftées infructueufes.

² En 1721, lorsqu'on repréfenta *les Machabées* de La Motte, Baron, âgé de foixante-huit ou foixante-quatorze ans, prit le rôle du *jeune Mifaël* & le joua vêtu, comme les enfans des

qu'on fût persuadé que personne n'étoit capable d'y mettre autant de naturel, autant de variété & de noblesse, l'imagination la mieux charmée ne put tenir contre une voix cassée qui disoit dans *le Cid* :

Je suis jeune !, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Et dans *le menteur* :

Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier ?

On éclata : ces ris l'obligerent, mais avec une extrême mortification, à se dé-

bourgeois de Paris, avec un toquet & des manches pendantes ; ce qui inspira cette épigramme :

Le vieux Baron, pour l'honneur d'Israël,
Fait le rôle enfantin du jeune Misaël ;
Et, pour rendre la scène exacte,
Il se fait raser à chaque acte.

La première fois, à sa seconde rentrée, qu'il joua *le Cid*, cet hémistiche fit éclater le parterre. Baron répéta : nouvelle hilarité. Il reprit alors une troisième fois, en accentuant le passage avec une si noble fierté, que les applaudissemens

faire de ces personnages trop marquez : il en conserva qui l'étoient un peu moins, tels que ceux de *Pyrrhus* dans *Andromaque*, du *Comte d'Effex*, de *Cesar* dans *Pompée*, de *Cinna*, &c. qu'il a joué jusqu'à sa mort avec un concours & des applaudissemens infinis : mais combien étoit-il plus admirable dans des Rôles proportionnez à son âge ! Le vieil *Horace*, *Dom Diegue*, *Joad*, *Acomat*, *Agamemnon*, *Mithridate* semblerent renaître, & il fut adorable dans *Inès de Castro*¹. Parmi les personnages qu'il garda, j'ai oublié de mettre celui d'*Antiochus* dans *Rodogune*, où il fit rire quand la Dlle Balicourt, qui y débutoit par *Cléopatre*, le 29 Novembre 1727,

seuls l'accueillirent. D'aucuns prétendent qu'il menaça d'abandonner le théâtre, si l'on riait de nouveau : c'est fort douteux.

¹ Tragédie de La Motte, représentée en 1723. Il y jouait le rôle d'*Alphonse*.

lui dit & à la Dlle Duclos, qui étoit sa
Rodogune :

Approchez, mes enfans, &c. (Act. 5)

Baron avoit pour lors au moins quatre-vingts ans ¹. Enfin, Mylord, pour vous faire fentir combien les moindres raille-ries qu'on faisoit sur son âge le bleffoient, il ne faut que vous dire qu'il n'y a pas plus d'un an, qu'ayant encore tiré une risée par ce Vers de *Mithridate* :

J'ai besoin d'un vengeur & non d'une maîtresse.

sa délicatesse lui fit substituer, le sur-len-
demain, cet autre de sa façon :

Qu'il épouse, s'il veut, cette ingrate Princesse ².

¹ Et M^{lle} Duclos cinquante-sept.

² En 1728, il voulut encore se prosterner aux pieds de *Chimène*; mais *Rodrigue* ne put se relever : deux valets de théâtre furent obligés de lui venir en aide. En 1729, l'hilarité fut telle, devant *Britannicus* âgé de quatre-vingt-deux ans,

Cela me fait souvenir d'un trait que vous ne ferez peut-être pas fâché de sçavoir, quoiqu'il soit un peu étranger au sujet.

La Debrie ¹ avoit joué d'original *Agnès* dans *l'Ecole des Femmes* : les Comédiens, la voyant vieillir, l'engagerent à ceder ce Rôle à la petite Ducroify, qui depuis époufa Poiffon second ². La Ducroify parut pour le jouer : mais tout le parterre demanda si hautement la Debrie, qu'on fut contraint de l'aller chercher chez elle; on l'obligea de jouer

que le spectacle fut interrompu. Navré, Baron s'avança près de la rampe & dit, en pouffant un profond foupir : *Ingrat parterre que j'ai élevé!* puis il continua son rôle.

¹ Actrice de province que Molière engagea dans sa troupe en 1658. Elle fut aimée de ce grand homme qu'elle confola des infidélités de sa femme, prit sa retraite en 1685 & mourut le 19 novembre 1706.

² Paul, fils de Raymond (1658-1735). Nous parlerons de sa femme plus bas.

dans son habit de Ville, & on peut juger des acclamations qu'elle reçut en entrant sur le theatre. Elle garda le Rôle d'*Agnès* jusqu'à sa retraite; elle le jouoit encore à soixante-cinq ans. Voici des Vers qui furent faits sur elle, & qui semblent parler de cette aventure :

Il faut qu'elle ait été charmante,
Puisqu'aujourd'hui, malgré les ans,
A peine des attraits naiffans
Egalent sa beauté mourante¹.

N'allez pas croire que la Ducroisy fût

¹ Ce quatrain, de même que le suivant, est une des huit pièces anonymes qui parurent en 1680 sur les actrices de l'*Hôtel de Guénégaud* & que reproduit *la Fameuse Comédienne*. D'Alainval ne les cite pas textuellement. Dans le premier, il faut :

Vers 2. malgré ses ans,
Vers 3. des charmes naiffans.

Le deuxième vers du second est :

Beaucoup d'esprit & bien de l'agrément.

désagréable ou mauvaise Actrice. Voici son portrait :

Elle a la taille fort mignonne;
Elle a beaucoup d'esprit; elle a de l'agrément,
La bouche belle & beaucoup d'enjouement;
Mais de trop près son papa la talonne.

L'équivoque de ce dernier Vers est absolument ôtée par ceux qui suivent; ils s'adressent à elle.

Vos vertus & vos beautés
Mériteroient des couronnes.
On voit en vous toutes les qualités
De ces héroïques personnes
Que, tous les jours, vous nous représentez.

Revenons à Baron. Le 3 Septembre 1729, en représentant pour la troisième fois *Venceslas*, dans la Tragedie de Rotrou qui porte ce titre, quand il eut prononcé ce Vers (*Act. 1, sc. 1*) :

Si proche du cercueil où je me vois descendre,
il se trouva subitement si incommodé
d'un asthme qui avoit pensé lui coûter la

vie un an auparavant, qu'il ne put continuer; il murmura quelques mots d'excuse, & Quinault-Dufresne, qui representoit *Ladislas*, l'aida à fortir de la scene¹, où il ne parut plus depuis. Le *Mercur* de Decembre 1729 remarque que, quand il se retira du Theatre en 1691, il finit par la Tragedie de *Venceslas* où il jouoit pour lors le Rôle de *Ladislas*. Mais vous ne sçavez peut-être pas, Mylord, que ce ne fut pas sans difficulté qu'il obtint son congé de Louis XIV. *Pensez bien à ce que vous me demandez*, lui dit ce grand Prince; *si vous quittez le Theatre, vous n'y rentrerez pas, tant que je regnerai*. Baron allégua des prétextes de conscience auxquels le Roi se rendit : mais le vrai motif de sa retraite, dont il eut le loisir de se repentir,

¹ D'Allainval se trompe : Baron tomba sans connaissance, & Quinault-Dufresne l'emporta.

étoit qu'il traitoit d'une Charge de Valet de Chambre de Sa Majesté, dont elle lui refusa l'agrément¹.

La nature l'avoit favorisé de ces qualitez corporelles qui gagnent les cœurs & qui sont si avantageuses à ceux qui parlent en public, particulièrement sur le Theatre; & l'air d'une Cour polie & spirituelle, qu'il fréquentoit avec assez d'agrément², lui avoit rendu comme

¹ D'autres ont prétendu que sa retraite fut un congé, même un exil : la pension de 1500 livres qu'il reçut du Roi, quelque tems après, est la preuve du contraire. Louis XIV, quoiqu'il n'aimât pas l'indépendant comédien, tenait trop à lui pour l'éloigner : en 1685, il avait refusé son expulsion à la Dauphine, outrée de la résistance de Baron à un ordre qu'elle lui avait donné.

² Baron était un familier de la Duchesse du Maine. Après sa retraite, il joua souvent chez elle, à Sceaux, à Clagny; chez le Roi, à Versailles, à Marly; chez M^{me} de Maintenon & chez beaucoup d'autres grands personnages qui, dans ces représentations, étaient ses partenaires.

naturelles des manières aisées & charmantes qui y naissent avec la plûpart des Courtisans, & dont on n'acquiert & on ne copie ordinairement que le ridicule. Enfin il a été le plus grand Comédien qui ait jamais brillé sur le Theatre François, & il ne lui manquoit, dit le judicieux La Bruyere, que de parler avec la bouche; on s'étoit même accoutumé à ce défaut¹ : mais on a toujours crié contre la mauvaise habitude qu'il avoit de tourner le dos à l'Acteur à qui il parloit, pour regarder les bancs du theatre² : on ne peut lui reprocher, de

¹ Qui, d'ailleurs, ne dura pas longtems. C'était l'abus du tabac à priser qui l'avait donné à Baron.

² C'était une manière d'imposer silence aux bavards qui le gênaient. Ces bancs, on le fait, étaient presque toujours garnis de petits-mâtres qui se plaifient à faire du bruit pour attirer l'attention.

plus, que quelques manques de bienféance, comme de toucher sa perruque, de se moucher sur le theatre, de tenir son mouchoir à la main, même dans les Tragedies, quand il jouoit habillé à *la Françoise*¹, & quelques autres indécentes, où même il sçavoit qu'il mettoit tant de graces, qu'il ne daigna jamais s'en corriger.

¹ Ce passage est la source de toutes les âneries qui ont été dites sur le costume théâtral aux xvii^e & xviii^e siècles. Depuis 1664, on n'a jamais représenté, sur le théâtre, des sujets grecs ou romains en habits de Ville ni de Cour proprement dits. Tout au plus s'en-fervait-on pour les représentations chez les particuliers; car, dans ces fêtes, on louait des habits dits à *la romaine*. D'Allainval ne veut parler ici que des sujets modernes, tels que *le Comte d'Effex* ou *Venceslas*. La question du costume théâtral est d'ailleurs si longue & complexe, que nous ne pouvons la traiter en une simple note. Nous l'avons à peine effleurée dans des feuilles spéciales, & nous comptons y revenir amplement quelque jour.

Autre digression, Mylord; accou-
tez-vous-y, s'il vous plaît. La plûpart
des Comediens font des *ames mouton-
nieres* qui ne se chargent ordinairement
que des défauts des grands Acteurs qu'ils
veulent imiter. Dès que Baron com-
mença à faire du bruit, les Comediens
de campagne crurent avoir attrapé son
jeu, en affectant & outrant même son
parler nazillard. Voici d'autres exemples
du même travers.

1° Bejard¹, camarade de Moliere &
frere de sa femme², demeura estropié

¹ Louis Béjart, dit *l'Eguisé*; il prit sa retraite
à Pâques 1670.

² C'est la première fois qu'on a établi de la
forte la parenté d'Armande avec Louis Béjart &
par conséquent avec Madeleine. On connaît les
discussions qu'elle a provoquées; nous ne pou-
vons y revenir ici. Mais ce qu'il faut proclamer
hautement, toutes les fois qu'il en est question,
c'est que Molière n'a pas épousé sa fille : il y a
trop d'individus qui ne seraient pas fâchés
d'établir le contraire.

d'une blessure qu'il reçut au pied, en separant deux de ses amis qui se battoient dans la Place du Palais Royal. Moliere, qui, peu de tems après, donna son *Avare*, chargea son beau-frere du Rôle de *La Fleche*, de qui *Harpagon* dit, par allusion, *je n'aime¹ point à voir ce chien de boiteux-là*. Comme Bejard faisoit beaucoup de plaisir, on boita aussi-tôt sur tous les Theatres de Province, non seulement dans le Rôle de *La Fleche*, où cela devenoit necessaire, mais indifferemment dans tous ceux que Bejard remplissoit à Paris.

2^o Les premiers *Crispins* furent faits pour Poisson premier², de qui on a un

¹ *Je ne me plais point*, dit le texte.

² C'est dans *l'Ecolier de Salamanque ou les Généreux ennemis*, tragi-comédie de Scarron jouée en 1654, que Poisson fonda l'emploi de *Crispin*. Il avait sans doute emprunté le caractère de ce personnage & les détails de son costume pittoresque aux Espagnols qu'il eut

petit *Theatre*. Il parloit bref, & comme il n'avoit pas de gras de jambes, il imagina de joüer en bottines : de là tous les *Crispins* bredouïllèrent & se botterent. Je m'étonne qu'ils ne poufferent pas l'extravagance jusqu'à s'agrandir la bouche, parce que Poisson l'avoit énorme; aussi lui fit-on dire :

Je vous répons, Monsieur, d'une bouche aussi large.

l'occasion de voir dans le midi de la France, sauf toutefois les bottines, dont d'Allainval & quelques autres lui ont prêté l'invention, & qui existaient au théâtre avant son arrivée. Raymond Poisson est le premier de cette illustre race de comédiens qui a brillé pendant plus d'un siècle à la *Comédie-Française*. Il mourut en 1690.

1 C'est la réponse de *Crispin* à *Timante*, qui demande à son valet s'il a le talent de pleurer. Autre allusion : en confiant à Poisson le rôle de *Bernadille* dans *la Femme juge & partie*. Montfleury lui fait dire :

Pour mon visage, il a, sans être trop farouche,
Quelque chose de grand.

GUSMAN.

Oui, Monsieur, c'est la bouche.

dans *le Deuil*, petite Comedie qui, aussi bien que *l'Esprit follet* (a), est de Corneille le jeune, & non du Comedien Hauteroche².

3^o Le mouvement ridicule des coudes de Beaubourg, que contrefait si comiquement *Crispin* en sortant du theatre, à la fin du quatrieme Acte du *Légataire*, a encore ses imitateurs.

Baron ne manquoit pas d'esprit, & il avoit beaucoup de goût : depuis le milieu de sa vie, il se piqua de Belles-Let-

(a) Il y a un autre *Esprit Follet* de d'Ouville, Auteur des *Contes*, imprimé en 1643¹, qui est à très-peu de chose près le même.

¹ Et représenté en 1641.

² *Le Deuil*, comédie en un acte, en vers, tirée des *Contes d'Eutrapel*, jouée le 24 novembre 1672. *La Dame invisible* ou *l'Esprit follet*, tirée de *la Dama duenda* de Calderon & représentée en 1684. Rien ne justifie l'affertion de d'Allainval.

tres¹, même de Grec (a). Il a fourni les matériaux dont on s'est servi pour composer l'une des *Vies* de Molière³, où il auroit pu donner des éclaircissements curieux & intéressans sur les Pièces de ce grand homme, & se plus ménager sur ses propres louanges & sur celles d'un *Theatre* dont il n'étoit gueres que le Parrain⁴.

(a) *Comme l'ingénieur Roman de Gil Blas de Santillane est dans les mains de tout le monde, je me contenterai d'en indiquer la fin du premier volume, où il y a un Seigneur Carlos Alonfo de la Ventoleria qui a beaucoup de ses traits*².

¹ Il avait, selon un contemporain, un cabinet de livres choisis. Dans une lettre en vers écrite au Régent, il dit :

Si je ne lis point, je suis mort.

² Livre III, chap. xi. Voir également un passage du *Diable boiteux*, chap. xvi.

³ Par Grimarest, 1705.

⁴ Dans la biographie intime de Molière qu'il dicta presque à Grimarest, Baron n'a multiplié

On pourroit faire, Mylord, un traité plaifant de tous *ces geais parez des plumes d'autrui*; on en trouveroit de tout fexe & de toute condition. Dancourt y perdrait des tomes de fon *Theatre*¹ ou de fon Echafaud, comme l'appeloit le Poëte Laynez², & le Public feroit charmé de fçavoir à qui il eft veritablement redevable. Un Gentilhomme nommé d'A.....³ Auteur de *la Vie de Henriette Silvie de Moliere*, Roman

les louanges ni fur lui-même, ni fur le *théâtre* de fon maître. D'Allainval ne s'écoutait point en écrivant cette phrase qui, d'après les fuivantes, fait évidemment allufion aux pièces de Baron & aux préfaces qu'y mit cet auteur-acteur.

¹ Cette affertion, paraît-il, n'eft pas dénuée de fondement, ce qui n'empêche pas Dancourt de refter un charmant peintre de mœurs.

² Alexandre Lainez (1650-1710). Ses poéfies ont été publiées par Titon du Tillet en 1753.

³ D'Alègre; d'autres ont prétendu que c'était Subligny. Il fuffit d'étudier l'œuvre de ces écrivains pour voir l'inanité de l'accufation.

qui a eu une grande réputation¹ & qui est encore lû avec plaisir, est le véritable pere de *la Coquette* & de *l'Homme à bonnes fortunes*². Baron lui donna cinq cens écus pour mettre cette dernière Piece sous son nom ; mais il n'y a de lui que le déguisement du laquais, qu'il imagina avec son camarade Raifin³. *L'Andrienne* & *les Adelpes* de Terence habillez à la Françoisise ont toujours passé pour être du P....⁴, qui ne s'en défendoit

¹ Attribué également à Subligny & à M^{me} de Villedieu.

² *L'Homme à bonnes fortunes* & *la Coquette & la fausse Prude* furent joués en 1686, & font parfaitement de Baron.

³ Raifin le Cadet, surnommé *le petit Molière* (1656-1693), un des plus célèbres comédiens qui aient paru dans la *haute livrée*. Ce fut lui qui créa le rôle de *Pasquin* dans les deux pièces en question.

⁴ Le Père De La Rue. Même observation qu'à la note 2. *L'Andrienne* fut représentée en 1703 & *les Adelpes* en 1705.

pas plus que d'*Argelie*¹, Tragedie qui a paru sous le nom de l'Abbé Abeille. Au reste, comme me disoit un jour un des plus beaux esprits du siècle, Baron auroit bien pû faire *l'Andrienne & les Adelpes* : il n'y falloit point d'imagination, & les Vers, qui sont assez aisez, sont des hemistiches tirez de toutes les Comedies du monde. Peu s'en est fallu qu'il n'ait aussi fait la Tragedie de *Geta*². Pechantré, qui en étoit l'Auteur, la lui fit voir. Baron eut soin de lui en dire le plus de mal qu'il put ; quelques jours après, il la lui décria encore plus impitoyablement, & la conclusion de tous ces mépris furent vingt pistoles qu'il offrit à Pechantré, en échange de sa Tragedie.

¹ Représentée en 1673.

² Jouée en 1687. Il ne faut encore accepter qu'avec réserve cette imputation.

Pechantré, homme simple & d'ailleurs peu aisé, accepta l'offre : mais Chammeulé¹, qui soupçonna quelque chose de cette convention, lut *Geta* ; il le jugea digne du succès qu'il a eu, & il prêta à Pechantré les vingt pistoles, qu'il retira peu à peu sur les représentations.

Baron sçavoit une infinité de bons contes & mille traits anecdotes de la Cour, de la Ville & du Parnasse, où il avoit toujours soin de se placer de son mieux. Il ne tenoit pas à lui qu'on ne crût qu'il étoit l'original du *Moncade* dans *l'Homme à bonnes fortunes*. Il est certain qu'il avoit eu des aventures galantes dont sa vanité avoit lieu d'être

¹ Champmeulé (Charles Chevillet, Sieur de), le mari de la célèbre actrice & bon comédien lui-même. Il débuta en 1669 & mourut en 1701. D'Allainval écrit son nom comme on le prononçait (*sic* : Chamelé).

fatisfaite (a) ; mais il étoit si sujet à des exagérations, qu'il faut rabattre plus de la moitié des merveilles qu'il en contoit.

Je ne conçois pas comment, aimant à parler des moindres choses qui le touchoient, il n'ait pas fait inférer, dans la *Vie de Moliere* dont j'ai parlé, deux traits qui regardent son pere & sa mere, qui étoient tous deux de fort bons Comédiens. Sa mere étoit si belle femme, que,

(a) Voyez les *Caractères de La Bruyere*, où il est parlé de lui sous le nom de Roscius¹, & cherchez-en le *Commentaire* dans le *Grand Alcandre*².

¹ T. I. p. 178 (Édit. des *Grands Ecrivains de la France*). Les clefs manuscrites des *Caractères* traduisent *Lélie* par M^{lle} de Briou, Marquise de Constantin, *Claudie* par Duchesse de Bouillon ou Maréchale de La Ferté, *Messaline* par cette dernière dame ou par Duchesse d'Olonne. Baron fut encore l'amant de beaucoup d'autres, parmi lesquelles la fameuse Ninon.

² Le *Grand Alcandre* fut d'abord Henri IV, dans les *Amours du Grand Alcandre* de M^{lle} de

lorsqu'elle se presentoit pour paroître à la toilette de la Reine-Mere¹, Sa Majesté disoit aux Dames qui étoient presentes : *Mesdames, voici la Baron*; & elles prenoient la fuite. — Son pere mourut d'un accident très-singulier : il faisoit le Rôle de *Dom Diegue* dans *le Cid*; son épée lui étoit tombée des mains, comme la circonstance l'exige dans la scene qu'il avoit faite avec *le Comte de Gormas*, &, en la repoussant du pied avec indignation, il en trouva malheureusement la pointe, dont il eut le petit doigt piqué. On traita, le soir, cette blessure comme une bagatelle; mais, quand il vit, deux jours après, que la gangrene faisoit tout apprêter pour lui couper la

Guise, puis Louis XIV, dans *les Conquêtes amoureuses du Grand Alcandre dans les Païs-Bas & le Grand Alcandre frustré* de Courtilz de Sandras. Aucun de ces romans ne concerne Baron : d'Allainval a donc commis une erreur ou fait une vague comparaison galante

¹ Anne d'Autriche.

jambe, il ne le voulut pas souffrir : *Non, non*, dit-il, *un Roi de Theatre comme moi se feroit huer avec une jambe de bois*. Il aima mieux attendre doucement la mort, qui l'emporta le lendemain.

Le Public auroit lû ces deux traits avec plus de plaisir que ses prétenduës querelles avec le celebre Racine. Baron ne l'aimoit pas ; je n'ai jamais pû deviner pourquoi¹, si ce n'est qu'il ne foit pas au pouvoir d'un Comedien d'aimer un Auteur. Toutes les fois qu'il parloit de Racine, il ne s'épargnoit pas à en dire

¹ C'est à cause de la conduite indélicate de ce dernier avec Molière. Racine, quoiqu'il ne l'aimât pas beaucoup non plus, en faisoit grand cas. Un jour qu'il faisoit répéter une de ses pièces, après avoir indiqué aux comédiens le sens de leur jeu : *Pour vous*, dit-il à Baron, *je n'ai point d'instructions à vous donner ; votre âme & votre génie vous en diront plus que mes instructions n'en pourraient faire entendre*. Ceci réfute l'affertion de Louis Racine, que *Baron se bornoit à répéter les tons que lui avait serinés son père*.

du mal. Il se vançoit même de lui avoir donné de bons conseils, & d'avoir fait plusieurs de ses Vers; mais il trouvoit tout le monde si prévenu pour ce grand homme, qu'il se désespéroit de ne pouvoir persuader personne. On peut juger de sa Poësie par ce Vers :

Viens & prête à ma voix ton cœur & ton oreille.

qu'il substitua toujours de son autorité privée à cet autre, qui est le second de la Tragedie d'*Iphigenie* :

Viens; reconnois la voix qui frappe ton oreille.

On lui auroit eu une éternelle obligation, s'il avoit aidé à conserver plusieurs beaux Vers du *Tartuffe* qu'il sçavoit, & qui furent retranchez dans les divers changemens que cette fameuse Comedie souffrit. En voici un : *Tartuffe*, feignant de presser *Orgon* de pardonner à son fils, disoit :

Ô Ciel! pardonne-lui comme je lui pardonne.

Le dernier Hémistiche parut trop caractériser les bigots ; Molière fut obligé de le changer ainsi :

O Ciel ! pardonne-lui le tourment qu'il me donne ¹.

Le Cid reçut aussi quelques alterations. Il parut peu après l'Edit contre les Duels : dans la Tragedie, *Dom Arrias* pressoit *le Comte de Gormas* de la part du *Roy* de faire à *Dom Diegue* des reparations ; *le Comte* lui répondoit :

Ces satisfactions n'apaisent point une âme ;
Qui les reçoit n'a rien ; qui les fait se diffame ;
Et de tous ces accords l'effet le plus commun
Est de perdre d'honneur deux hommes au lieu d'un ².

¹ M. Louis Moland assure, sans indiquer où il a pris le fait, que c'est précisément à Baron qu'est due la restitution du vers primitif. Molière le changea parce que les dévots y virent une parodie du verset de l'oraison dominicale : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

² Ces quatre vers ont été imprimés pour la première fois dans cet opuscule : jusqu'alors,

Quelque beaux que soient ces Vers, la pernicieuse Morale qu'ils contiennent les fit retrancher.

J'aurai encore occasion de parler de Baron dans la suite; mais je ne veux pas oublier, en finissant son Chapitre, qu'il étoit le feul, avec la veuve de Beaubourg, qui restât de la Troupe de Moliere. Cette Actrice vit encore aujourd'hui; son nom est Pitel¹; elle est fille de la Beau-

c'étoit la tradition orale qui les avait conservés. Seulement d'Allainval néglige d'en indiquer la place : on fait que ce point a été fort débattu.

¹ Louise Pitel de Beauval, femme de Beaubourg (1665-1740); elle n'eut que les défauts de sa mère & de son mari. C'est peut-être elle aussi qui joua, dans *Psyché*, le rôle d'*Ægyale*, à six ans.

Il y avait encore une autre comédienne de la troupe de Molière, en 1730, retirée, il est vrai, depuis 1694, mais qui mourut seulement en 1756, à l'âge de 98 ans : c'étoit M^{me} Paul Poisson, fille de Ducroisy. Née en 1658, elle joua, dès

val, celebre Comedienne, & elle fit le Rôle de *Loüison* dans *le Malade Imaginaire*.

Il est tems, Mylord, que je vous entretienne de l'illustre Adrienne Le Couvreur. Elle n'étoit pas Parisienne, comme le *Mercur* de Mars 1730 l'avance; mais elle étoit née, l'an 1690¹, à Fîmes, pe-

1671, le rôle de *Phaène* dans *Psyché*. Elle est, dit-on, l'auteur de la *Lettre sur les Comédiens de Molière*, publiée par le *Mercur*, en mai 1740.

Remarquons un fait singulier : Molière est mort en 1673, il y a 197 ans; eh bien, aujourd'hui, en 1870, un homme d'une cinquantaine d'années peut avoir parlé du grand comique avec une personne qui en aurait parlé avec une actrice de sa troupe!

¹ Les frères Parfaict & Lemazurier ont reproduit cette date; mais Lérès & quelques autres disent 1695. Reste une troisième version : la gravure de Drevet, sur laquelle nous reviendrons plus loin, porte, dans la bordure du cadre qu'elle figure : *Morte à Paris le 20 mars 1730, âgé (sic)*

tite ville entre Soissons & Rheims. Son pere, qui y étoit Chapelier & mal aisé, transplanta, en 1702, sa famille dans le Fauxbourg Saint Germain à Paris, où il vint travailler de son métier. Le voisinage de la Comédie¹ offrit à sa fille l'occasion de la voir quelquefois, & fortifia une passion pour le Theatre qui étoit née avec elle. Plusieurs des Bourgeois de Fîmes m'ont dit que, dès son enfance, elle se plaifoit à réciter des Vers, & qu'ils l'attiroient souvent dans

de trente-sept ans. Elle fait donc naître Adrienne en 1693. Ce témoignage est, selon nous, plus digne de foi : Drevet fut sans doute en relation avec les filles de la célèbre comédienne, qui lui donnèrent des renseignemens exacts. D'ailleurs Lérès, tout en la faisant naître en 1695, la fait aussi mourir à *trente-sept ans*.

¹Rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés(maintenant rue de l'Ancienne-Comédie). La *Comédie* étoit au n^o 14 actuel.

leurs maisons pour l'entendre. La Dlle Le Couvreur étoit de ces personnes extraordinaires qui se créent elles-mêmes. La nature n'avoit pas été prodigue envers elle comme envers Baron; elle n'avoit point, comme lui, fucé, pour ainsi dire, avec le lait, le génie du Theatre; elle n'avoit point eû, dès son enfance, Moliere, Racine, Despreaux, Chapelle pour lui former le goût & les sentimens. En 1705, âgée d'environ 15 ans, elle fit partie, avec quelques jeunes gens, de joüer la Tragedie de *Polyeucte*, & la petite Comedie du *Deüil*. Les répétitions qu'ils en firent chez un Epicier au bas de la rue Ferou, Fauxbourg Saint Germain, firent du bruit; plusieurs personnes de considération y vinrent voir la jeune Le Couvreur qui étoit chargée du Rôle de *Pauline*. Madame la Présidente Le-Jay leur prêta, pour la représentation, la belle Cour de son

Hôtel, rue Garanciere¹. La Cour, la Ville, lã *Comedie* y accoururent; la porte qui étoit gardée par huit Suiffes, fut forcée. On joüa à *la Françoise*, parce que notre Actrice & quelques autres de ses camarades ne se trouverent pas en état de louer des habits à *la Romaine*. Elle avoit emprunté un habit de la femme de chambre de Madame la Présidente Le-Jay, dans lequel elle ne parut pas avantageusement; mais elle charma tout le monde par une façon de reciter toute nouvelle, mais si naturelle & si vraie, qu'on disoit, d'une voix unanime, qu'elle n'avoit plus qu'un pas à faire pour devenir la plus grande Comedienne qui eût jamais été sur le Theatre

¹ Ce ne peut être que l'hôtel de Sourdéac (n° 8) remplacé depuis par l'hôtel de Roquetaure. La Présidente Lejay ne peut être aussi que la veuve du premier Président du Parlement, mort en 1640.

François. Elle ne fut pas la seule qui mérita des applaudissemens : un jeune homme nommé *Minou*, qui, par la fuite, est devenu un très-grand Comédien dans les Pays Etrangers¹, joua le Rôle de *Severe* avec un feu, un pathétique & une intelligence parfaite. Il entra même tellement dans l'esprit de son Rôle, qu'il tomba en défaillance en disant à *Fabian* son confident :

... Soutiens-moi ! ce coup de foudre est grand.

Il fallut lui ouvrir les veines ; on ne court plus de ces risques sur le Theatre François². *Minou* se remit & finit son Rôle. La Tragedie étoit à peine achevée, qu'apparemment sur les plaintes des Comédiens, M. d'Argenson³ envoya des

¹ D'Allainval est le seul qui en ait parlé.

² Encore une aménité du bon critique. Le personnel de la *Comédie* à cette époque est loin de la justifier.

³ Il n'étoit alors que Lieutenant de Police.

archers pour arrêter la petite Troupe¹, qui se crut perduë. Mais elle en fut quitte pour l'alarme; Madame la Présidente Le-Jay envoya chez ce Magistrat, qui révoqua à l'instant son ordre, à condition que ces représentations cesseroient. Le *Deuil* ne fut donc point joué. La jeune Le Couvreur & ses camarades représenterent encore deux ou trois fois dans l'enceinte du Temple², après quoi la partie fut absolument rompuë. Je sçai toutes ces particularitez d'un homme qui en étoit. Le Comedien Le Grand³,

¹ La *Comédie-Françoise* ne badinait pas avec ceux qui empiétaient sur son privilège : on connaît ses guerres contre les *Forains*.

² Chez le Grand-Prieur de Vendôme ou dans l'enclos, où beaucoup de petits industriels étaient à l'abri des poursuites que les corporations intentaient contre les travailleurs libres.

³ Legrand père, acteur médiocre, homme d'esprit & auteur facétieux. D'après les *Pièces intéressantes* de La Place, il aurait appris à

mōrt au commencement de Janvier 1728, l'avoit admirée comme les autres. Il la logea chez lui, dans le dessein de lui donner quelques leçons & de la mettre

Adrienne autre chose que la déclamation. On lit, t. V :

« Le comédien Le Grand avoit, dit-on, une jeune & jolie maîtresse, à laquelle il étoit fort attaché & qui, ayant un jour disparu de chez lui, le plongeoit dans les inquiétudes les plus vives ; lorsque, environ un mois après, il reçut un billet de la part du Marquis de Courtanvaux qui l'invitoit à dîner.

» Qu'on se peigne la surprise de Le Grand, lorsqu'à table il reconnut sa maîtresse à côté du Marquis & superbement vêtue !

» Il avoit trop d'esprit & d'usage du monde pour ne pas sentir que le seul rôle qu'il eut à jouer en pareil cas étoit celui de la résignation & de la plaisanterie. Aussi se borna-t-il, en sortant de table assez tard, à supplier le Marquis de lui accorder, par forme de réparation, la grâce d'accepter un dîner chez lui, à quelques jours de là, avec son ancienne maîtresse.

» Au jour indiqué, les deux conviés, arrivés chez Le Grand, furent à leur tour bien surpris

en état de débiter : mais comme il y avoit fort peu de tems qu'il étoit revenu de Pologne, & qu'il étoit encore en ar-

de voir le comédien leur présenter, avec gravité, une petite fille très-finement mise, & supplier très-humblement M. le Marquis de permettre qu'elle prit place à table avec la compagnie.

» Oh ! oh ! s'écria le Marquis, quelle est donc cette enfant, mon cher Amphytrion ? la fille de ta cuisinière, apparemment, ou celle de ta ravau-deuse ? — Nenni, repartit le comédien, c'est la nièce de ma blanchisseuse, c'est-à-dire la cousine germaine de la belle dame qu'il vous a plu de m'enlever, qui réunit maintenant toutes mes affections pour la famille & peut seule me consoler d'avoir perdu sa parente ; car, s'écria-t-il, en parodiant le vers de *Thésée* de Quinault :

C'est le sort de Le Grand de s'enflammer pour elle !

» Ce dîner, comme on l'augure, fut très-gai & fut suivi de plusieurs autres. Le Grand s'attacha à la petite blanchisseuse, lui donna de l'éducation, la dressa pour le théâtre, l'envoya ensuite à Strasbourg pour l'accoutumer aux planches, mit enfin la petite fille en état d'être présentée à la *Comédie-Françoise* où l'on fait quels furent ses succès ; & c'étoit... Adrienne Lecouvreur ! »

gent com̄tant, l'avancement de la jeune Actrice fut le moindre de ses soins. Enfin, lassé de demeurer chez lui avec peu d'agrément, elle alla jouer dans les Provinces, où elle se fit une réputation dès qu'elle parut. Les Theatres de Strasbourg & de Lorraine retentissent encore des applaudissemens qu'elle y a reçus. Elle revint à Paris où elle débuta, au mois de Mai¹ 1717, par le Rôle de *Monime*, dans *Mithridate*, avec un succès si prodigieux, qu'on disoit tout haut qu'elle commençoit comme les plus grandes Comediennes finissent ordinairement. Vous étiez, il y a quatre ans, en France, Mylord, & il doit vous souvenir qu'elle fut attaquée dans cetems d'une dyssenterie qui la mit si près du tombeau, qu'elle fit son testament (c'est le même qu'on a trouvé après sa mort) & qu'elle n'en ré-

¹ Le 14.

chappa que contre l'opinion de tout le monde & l'avis des plus célèbres Medecins. Depuis cette maladie, sa santé a toujours été chancelante ; l'étude qu'elle faisoit pour devenir chaque jour plus inimitable, & la crainte de se faire trop souhaiter chez des personnes de la plus haute qualité n'ont pas peu contribué à l'empêcher de se rétablir. Il y avoit plusieurs mois qu'elle changeoit, pour ainsi dire, à vûë d'œil, & que ses amis la pressoient de se ménager davantage ; mais elle aimoit mieux prendre sur sa santé que de manquer à des camarades, qui la haïssoient plus à mesure qu'elle se faisoit plus aimer. L'un d'eux avoit trouvé dans son nom l'anagramme de *Coulevre*, & il prétendoit que c'étoit une preuve suffisante contre la droiture de son cœur. Elle n'a presque pas désesparé le Theatre depuis plus d'un an que la Dlle Duclos semble s'être retirée. Enfin

elle aimoit son métier, mais elle n'en pensoit pas si emphatiquement que Baron, qui disoit qu'un Comedien étoit un homme nourri dans le giron des Rois¹. *J'ai lû²*, disoit-il encore, *toutes les Histoires anciennes & modernes ; j'y trouve que la nature prodigue y a vomî, dans tous les tems, une foule de héros & de grands hommes dans chaque genre ; elle semble n'avoir été avare que de grands Comédiens ; je ne trouve que Roscius & moi.* Mais outre les grands talens, Baron & la Dlle Le Couvreur eurent cela de commun entre eux qu'ils ne craignoient point d'ufer leur répu-

¹ Ce qui ne signifierait rien. Les paroles de Baron sont : *Les Comédiens devroient être élevés sur les genoux des Reines.*

² Encore une citation altérée, probablement à dessein ; il faut la remplacer par celle-ci : *Tous les cent ans, on peut voir un César, mais il en faut deux mille pour produire un Baron, &, depuis Roscius, je ne connois que moi.*

tation en se mettant à tous les jours, & qu'ils n'étoient point perfuadez que ce fût le secret de l'augmenter que de se rendre rares sur le Theatre. Notre Actrice joua encore cinq jours avant sa mort, c'est-à-dire le Mercredy 15 Mars; mais, le Vendredy 17, elle fut surprise de la maladie qui avoit fait défesperer pour sa vie, quatre ans auparavant. Les Medecins en jugerent cependant favorablement; ils l'assurerent même qu'elle feroit en état de jouer avant la clôture du Theatre, qui devoit se fermer le Vendredy 24. Mais ils lui donnerent, le Lundy matin, de l'*Hypecacuana*, dont sa poitrine, qu'elle avoit toujours eüe fort foible, ne put soutenir la violence. Elle mourut le même jour sur les trois heures après-midi¹. Je ne m'arrêterai

¹ D'Allainval n'ose pas raconter les bruits qui coururent sur la mort d'Adrienne. Le Comte de

point, Mylord, à faire son éloge : qui connoissoit mieux que vous combien elle méritoit d'être aimée, même estimée? Je me contenterai de joindre ici

Saxe, depuis Maréchal, avait en même tems pour maîtresses, disait-on, la belle comédienne & la Duchesse de Bouillon; il fut obligé de sacrifier la première à l'impérieuse jalousie de la seconde. Un jour que les deux rivales se trouvèrent en présence, l'une aux premières loges de la *Comédie*, l'autre jouant le rôle de *Phèdre*, celle-ci, quand elle fut arrivée à ces vers :

Je fais mes perfidies,
C'enone, & ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

les adressa directement à la Duchesse, en se tournant vers elle. Le parterre comprit l'application & la couvrit d'applaudissemens. Quelques jours après, un petit abbé de Cour offrit à Adrienne un présent de confitures. — C'est là, nous le répétons, ce qui se racontait en 1730 & ce qu'on retrouve dans les *Lettres* de M^{lle} d'Aïssé & dans le *Journal* de Barbier. Ces bruits sont repoussés par Sainte-Beuve, dans l'étude qu'il a écrite sur

des Pièces qui ont été faites sur elle, pendant & après sa vie. La première que vous allez lire est une Epître que lui adressa, il y a quelques années, le célèbre M. de Voltaire.

L'heureux talent dont vous charmez la France
Avoit en vous brillé dès votre enfance.
Il fut dès-lors dangereux de vous voir,
Et vous plaisiez même sans le sçavoir.
Sur le theatre heureusement conduite
Parmi les vœux de cent cœurs empressez,
Vous recitez, par la nature instruite.
C'étoit beaucoup; ce n'étoit point assez :
Il vous fallut encore un plus grand maître.
Permettez-moi de faire ici connoître
Quel est ce Dieu de qui l'art enchanteur
Vous a donné votre gloire suprême :
Le tendre Amour me l'a conté lui-même.
On me dira que l'Amour est menteur :
Hélas ! je sçai qu'il faut qu'on s'en défie ;
Qui, mieux que moi, connoît sa perfidie ?

Adrienne, & la version qu'il y substitue nous paraît plus digne de foi.

Adrienne habitait alors rue des Marais-Saint-Germain (n° 21) dans la maison où mourut également Racine, & qu'ont habitée M^{me} de Champmeslé & M^{lle} Clairon.

}

Qui souffre plus de sa déloyauté ?
Je ne croirai cet enfant de ma vie
Mais, cette fois, il a dit vérité.
Ce même Amour, Venus & Melpomene
Loin de Paris faisoient voyage un jour.
Ces Dieux charmans vinrent dans un séjour
Où vos attraits éclatoient sur la Scene.
Chacun des trois avec étonnement
Vit cette grace & simple & naturelle
Qui faisoit lors votre unique ornement.
Ah! dirent-ils, cette jeune mortelle
Mérite bien que, sans retardement,
Nous repandions tous nos trésors sur elle.
Ce qu'un Dieu veut se fait dans le moment :
Tout aussitôt la tragique Déesse
Vous inspira le goût, le sentiment,
Le Pathétique & la délicatesse.
Moi, dit Venus, je lui fais un présent
Plus précieux : & c'est le don de plaire ;
Elle accroîtra l'Empire de Cythere ;
A son aspect, tout cœur sera troublé ;
Tous les esprits viendront lui rendre hommage.
Moi, dit l'Amour, je ferai davantage :
Je veux qu'elle aime. A peine eut-il parlé,
Que, dans l'instant, vous devîntes parfaite.
Sans aucuns soins, sans étude, sans fard,
Des passions vous fûtes l'interprete.
O de l'Amour adorable Sujette,
N'oubliez pas le secret de votre art ¹.

¹ Ces vers font allusion à plusieurs heureux, entre autres le Comte de Saxe, & à un malheureux qui était l'auteur de la pièce.

L'Épître suivante est de M. de B.***¹,
connu par une Traduction en Vers des
Lettres d'Abailard & d'Héloïse & par
plusieurs Comedies jouées avec succès
sur le nouveau Theatre Italien².

Enfin le vrai triomphe, & la fureur tragique
Fait place, sur la Scene, au tendre, au pathétique.
C'est vous qui des douceurs de la simplicité
Nous avez fait connoître & sentir la beauté;
C'est vous qui, méprisant le prestige vulgaire,
Avez sçu vous former un nouvel art de plaire;
Vous dont les sots flatteurs, ignorez jusqu'alors,
Des passions de l'ame expriment les transports.
Avant que vous vinssiez, par Melpomene instruite,
D'un heureux naturel nous montrer le merite,
Tel étoit de Paris le fol entêtement :
On donnoit tout à l'art & rien au sentiment³,
Et le Theatre, en proie à des Declamatrices,
N'offroit aux spectateurs que de froides Actrices.

¹ Godard de Beauchamps, l'auteur des *Recherches sur les théâtres de France*.

² Celui qui avait ouvert en 1716.

³ Il ne faut pas prendre au pied de la lettre ces expressions ; d'après le sens qu'on y attache maintenant, elles signifient tout juste le contraire de la vérité & contredifent même le vers suivant.

Un murmure confus s'élève contre moi :
Je porte le dégoût plus loin que je ne doi ;
Le Theatre François, en modeles fertile,
En sujets excellens ne fut jamais sterile.
Rappelez-vous... De quoi prétend-on me blâmer ?
Je ne conteste pas qu'on n'ait sçû déclamer ;
Mais parvient-on au cœur par une voix forcée
Qui ne rend de l'Auteur le sens ni la pensée ?
Je ne m'en cache pas : il faut, pour me flatter,
M'émouvoir, m'attendrir, & non m'épouvanter ;
Je veux qu'on parle aux cœurs & non pas aux oreilles.
Sans cela le Theatre est pour moi sans merveilles ;
Le plus pompeux recit est froid à me glacer ;
Un mot succède à l'autre & le vient effacer.
Faut-il donc, pour toucher, des clameurs glapissantes,
Des gestes convulsifs, des écarts de Bacchantes ?
Croit-on que je suis sourd ? De grace calmez-vous :
Vous ne respirez plus. A quoi bon ce courroux ?
Est-ce ainsi que s'exprime une jeune Princesse
Que la crainte saisit, qu'agite la tristesse,
Quand, par un seul regard qui déplut à l'Amour,
L'imprudente Pſiché le perdit sans retour ;
Quand, livrée au pouvoir de sa fiere rivale,
Malheureuse, elle erroit sur la rive infernale ?
De ses tendres regards le charme & la douceur
De la Reine des morts adoucirent le cœur ;
On ne l'entendit point, dans les Royaumes sombres,
Par de lugubres cris épouvanter les ombres.
Je ne suis point sensible à de fausses douleurs,
Et ce n'est qu'en pleurant qu'on m'arrache des pleurs.
La nature & le cœur, toujours d'intelligence,
Veulent que tout soit simple ; & l'excès les offense.

Je fuis par des fureurs moins ému que surpris ;
Je veux du pathétique (a), & n'entens que des cris.
Je ris quand je te vois, *insensée Hermione*,
Rappeler, en criant, l'ingrat qui t'abandonne.

(a) *Le Pathétique que Baron & la Dlle Le Couvreur débitoient si admirablement est très-difficile. Voilà pourquoi les Rôles d'Acomat dans Bajazet, de Mithridate, de Cinna, de Pyrrhus dans Andromaque, du Comte d'Essex, de la Reine Elisabeth, de Phedre, de Monime, d'Electre, de Berenice sont ordinairement l'écueil des débutans à Paris : au lieu que, pour être applaudi dans des fureurs, il ne faut que des poumons. Monsleury, frère de celui dont nous avons un Theatre, en avoit de tels, que la plus longue & la plus forte tirade ne lui couïtoit pas une reprise d'haleine. Il se passionna tellement dans les fureurs d'Oreste, qu'on ne put calmer la bile & le sang qui lui avoient frappé le cerveau : il en mourut quelques heures après.*

1 Zacharie Jacob, dit Montfleury, est père, & non pas frère, d'Antoine Jacob Montfleury. C'est un des comédiens que Molière a ridiculifés dans *l'Impromptu de Versailles*. Aucun des récits qu'on a faits de sa mort n'est acceptable, pas même celui de M^{lle} Desmares, son arrière-petite-fille.

Non, ce n'est point ainsi qu'on ramène un amant ;
Il faut plus de tendresse & moins d'emportement :
Je sçai que la douleur a peine à se contraindre ;
Mais qui se plaint si haut ne paroît guère à plaindre.
Mon cœur n'est point de fer : il connoît l'amitié,
Le dépit, le soupçon, l'amour & la pitié ;
De peine & de plaisir il est trop susceptible ;
Je serois plus heureux si j'étois moins sensible.
Cependant, avant vous, je ne sentis jamais
Ces langueurs, ces transports & ces troubles secrets,
Douce émotion d'une ame pénétrée.
Vous seule de mon cœur avez trouvé l'entrée.
Mais que fais-je ? Pour prix d'avoir ravi mes sens,
N'ai-je à vous présenter que des vers languissans ?
Quel tribut ! Je vous dois un hommage plus tendre :
C'est en vous écoutant que j'irai vous le rendre.

Voici, Mylord, une troisieme Epître ;
elle est sous le nom de Racine, & datée
des Champs Elisées. Un jeune homme
nommé M. Le Franc[†] en est l'auteur.
Il a fait une Tragedie intitulée *Polixene*
qui n'a pas été jouée, mais dont cepen-
dant on disoit du bien dans le monde.

† Le Franc de Pompignan, tout jeune homme
à cette époque.

L'OMBRE DE RACINE

A

Mlle LE COUVREUR,

ÉPISTRE.

Depuis long-tems, aimable Le Couvreur,
Un Poete estimé de vous & de la France
Cherchoit avec impatience
L'heureuse occasion de vous offrir son cœur,
Et par tendresse, & par reconnoissance.
Mes succès, par vos soins, surpassent mes desirs :
C'est par vous que Monime, Andromaque, Athalie,
Phedre, Roxane, Iphigenie,
Heureux enfans de mes loisirs,
Vivent chez les François, font encor leurs plaisirs.
Vos gestes, vos regards ont fait taire l'envie;
Et les vains sentimens des Critiques jaloux,
Partagez autrefois, sont réunis par vous (a).

(a) *Il s'agit ici de la vieille querelle sur la préférence de Corneille & de Racine. Tout le monde sçait la judicieuse décision qu'on en trouve dans les Caractères de La Bruyere¹, & il*

¹ Chapitre : *Des ouvrages de l'esprit.*

Jouissez, Le Couvreur, d'une gloire si belle!

Ma reconnoissance & mon zele

Vous ont été cachez jusqu'à ce jour :

J'en rougis; il est tems de montrer du retour, ..

Et je vais, par ces vers faits au séjour des Ombres,

Vous raconter le démêlé

Que sur vous, l'autre jour, dans nos bocages sombres,

Eut avec moi l'ingrate Chammeilé (a).

est certain que Mlle Le Couvreur, par son jeu, avoit fait pencher la balance en faveur de Racine. Il me souvient que, le jour de la reception de M. le Duc de Saint-Aignan à l'Academie Française, M. l'Abbé d'Olivet lut une belle vie du grand Corneille par M. de Fontenelle, son digne neveu, où il y avoit là-dessus des choses très-délicatement pensées & écrites.

(a) *Ce n'est point une nouveauté que de dire que Racine récitoit admirablement. Il avoit beaucoup contribué à perfectionner Baron, & souvent malgré lui; car, dans les répétitions de ses pièces, il avoit des peines infinies à dompter l'esprit altier de ce Comedien . Il avoit particulièrement pris soin de former la celebre Chammeilé qu'il aimoit passionnément, & dont il étoit*

Un jour que Baron l'interrompait à l'Assemblée des Comédiens, il lui dit fêchement : Je vous ai fait appeler pour prendre un rôle dans ma pièce & non pour me donner des conseils.

Mes soins & mon amour formerent sa jeunesse.
N'avez-vous pas appris quelle fut ma tendresse,
Et ce qu'enfin pour elle j'ai souffert ?
Je lui disois que, vengeurs de ma flâme,
Apollon, Melpomene & l'Amour, de concert,
Avoient fait naître une Actrice charmante,
De graces & d'esprit assemblage parfait,
Telle en un mot que l'on vous représente :
Craint-on, en vous louant, de charger le portrait ?

aimé ; mais l'infidélité qu'elle lui fit, dans la fuite, pour feu M. le Comte de Ton..... lui causa tant de chagrin, qu'elle ne contribua pas peu à le dégoûter du Theatre. Voici des Vers qu'on fit sur cette aventure ; ils sentent le tems des pointes :

A la plus tendre amour elle fut destinée,
Qui prit assez longtems Racine dans son cœur ;
Mais, par un inigne malheur,
Un Tonnerre est venu qui l'a déRacinée ¹.

J'ai entendu dire, à des gens qui avoient fort connu cette Actrice, que jamais Racine n'avoit pû la corriger du défaut de chanter ; & Baron, qui étoit un très-sobre admirateur des vivans, estimoit infiniment plus Mlle Le Couvreur. Cette Chammeulé est la même à qui La Fontaine adresse le Prologue de Belphegor & celui de

¹ C'est un des huit quatrains dont nous avons parlé dans la note 1 de la p. 24.

Chaque ombre que là-haut vos regards ont charmée
(Vous pouvez bien juger que le nombre en est grand)
De mes discours zélé garant,
Vint joindre son suffrage à votre renommée.
Je lui dis que vos yeux, vos appas, vos talens
Ajoutoient à mes vers mille fois plus de charmes
Que, par elle, jadis mes poèmes naiffans
Aux François attendris n'arrachèrent de larmes
Que vous seule, en un mot, la même chaque jour

Philemon & Baucis ¹. Elle auroit fait encore longtems les plaisirs du Theatre, si Longepierre n'avoit point fait sa Tragedie de Médée : la longueur & la violence du rôle qu'elle y jouoit, & que la Dlle Balicourt a joué, il y a deux ans, lui causa une maladie dont, après avoir languï quelque tems, elle mourut à Auteuil, en Juillet 1698 ². Racine ne lui survécut que d'un an. Chammeulé, son mary, dont j'ai parlé à propos de la Tragedie de Geta, avoit beaucoup d'esprit; il est auteur de quelques Comedies, & il étoit fort bon A&teur. Son vrai nom étoit Charles Chevillier ou Chevillet; il avoit été Marchand de Rubans sur le Pont-au-Change. Le Noble,

¹ *Philémon & Baucis* est dédié au Duc de Vendôme.

² Elle mourut le 15 mai. Il n'est pas prouvé que sa fin soit due à la cause indiquée par d'Alainval.

Et chaque jour inimitable,
Possédiez l'art incomparable
D'inspirer la douleur & l'effroi tour à tour,
Sans cesser un moment d'inspirer de l'amour.
Cet éloge, à coup sûr, devoit m'être funeste :
L'ombre irritée en fremit à l'instant.
Femme, rivale, actrice : on devine aisément
Si sa colère fut modeste.
Mais un heureux événement
L'interrompit & m'épargna le reste.
Un Dieu... (c'étoit l'Amour; ne vous étonnez pas
Que jusques aux Enfers il ait porté ses pas;
Il perce, à votre nom, les plus sombres retraites;
L'Amour, par vos attraits toujours sûr de ses coups,
Préside également dans les lieux où vous êtes
Et dans les lieux où l'on parle de vous.)

*dans une pièce que j'ai, parlant à un Poète ami
de Chammeflé, dit :*

Tu les (tes vers) as mesurez sans doute à l'aune antique
Dont jadis ton Panfa mesuroit les Rubans.

*Ce Comédien étoit fort gros, & on lit, dans les
remarques sur l'Épître de Despreaux à Racine,
qu'il mourut subitement en 1701, en sortant du
Cabaret¹.*

¹ Il étoit assis à la porte du cabaret *l'Alliance*,
qui étoit à côté de l'entrée de la *Comédie*. Il y a,
sur cette mort étonnante, une longue histoire
dans les *Anecdotes dramatiques*.

Il arrive : sitôt qu'il frappe notre vûe,
La foule d'Habitans dans nos bois répandue
Se rassemble de toutes parts.
Ce Dieu découvre à nos regards
Un portrait que sa main avoit pris soin de faire.
De trouble, à son aspect, je me sentis atteint :
Ce portrait enchanteur pouvoit-il ne pas plaire ?
C'étoit le vôtre, & l'Amour l'avoit peint.
Mais bientôt de ce Dieu la voix impatiente
Par un effort nouveau surpassa notre attente.
Il parle : le portrait obéit à ses loix ;
On voit vos mouvemens ; on entend votre voix ;
On sent déjà la douce violence
Qui va bientôt nous entraîner.
Vous paroissez : l'Auditeur, en silence,
N'attend plus qu'un coup d'œil pour se déterminer ;
Il gémit avec vous, avec vous il s'irrite,
Il se trouble, il tremble, il s'agite ;
Un geste, un seul regard nous conduit, tour à tour,
Du calme à la terreur, de la haine à l'Amour ;
Nous vous voyons cruelle, impétueuse,
Tendre, fiere, majestueuse,
Telle que, dans Paris charmant les Spectateurs,
Vous enchantez les yeux & captivez les cœurs.
Ce spectacle aussitôt termina la querelle :
Plus surprise que nous, & vainement rebelle,
Chammeslé ressentit ce charme tout-puissant,
Vous admira, se tût, & fuit en rougissant.
Mais connoissez l'Amour, & quel est son empire :
Mon cœur, dans ce moment facile à s'enflâmer,
Apprit, en vous voyant, qu'une ombre peut aimer.
Il n'a pu résister au plaisir de le dire.

Si mon hommage est d'un assez grand prix
Pour ne pas s'attirer un injuste mépris,
Daignez répondre à mon impatience,
Daignez m'en témoigner quelque reconnaissance.
Le message est aisé : vous voyez quelquefois
Certain de mes amis qui, dans sa jeune audace,
Ne craint point d'aspirer au sommet du Parnasse ;
Moi-même je le guide en ces sentiers étroits :
Si vous voulez m'honorer d'une lettre,
C'est dans ses mains qu'il faudra la remettre.
Quoique pourtant je m'en fie à sa foi,
Je ne sçai quel trouble m'annonce
Que, puisqu'il vous connoît, il pense comme moi.
Mais, fût-il mon rival, donnez-lui la réponse¹.

Voici, Mylord, deux passages qui regardent Mlle Le Couvreur.

Luigi Riccoboni, dit *Lelio*², ci-devant
Comedien Italien ordinaire du Roy,

¹ Ceci n'est pas autre chose qu'une très-ingénieuse déclaration d'amour de Le Franc.

² Le deuxième des Riccoboni. *Lelio* est le nom de son *emploi*. C'est lui qui fut chargé de recruter la troupe qui vint à Paris, en 1716, relever la *Comédie Italienne*. Outre ses pièces, il a fait quelques écrits didactiques sur la science théâtrale, entre autres : *Dell' Arte rappresentativa*. Il mourut en 1753.

dans son Poëme de l'Art de représenter où, en maître de l'Art, il donne des préceptes si judicieux, après avoir blâmé la déclamation qui est une manière de réciter moitié chant, moitié enflure, dit que ce mauvais goût se conserve encore en France dans la plûpart des Comédiens. Il ajoûte ensuite :

*La leggiadra Couvereur sola non trotta
Per quella Strada dove i suoi Compagni
Van di galoppo tutti quanti in frotta.
Se avviene ch'ella pianga o che si lagni,
Senza quegli urli spaventevoli loro
Ti muove sì che in pianger l'accompagni;
E piacemi il sentire che a coloro
Che il declamare adorano pur piace,
E con gli altri in lodarla fanno coro.*

La charmante Le Couvereur est la seule qui ne suive pas la route où tous ses camarades courent ensemble & à bride abattue. S'il arrive qu'elle pleure ou qu'elle se plaigne, sans épouvanter comme eux par des hurlemens elle remue tellement le cœur, qu'on est obligé

de s'attendrir avec elle ; & l'on est charmé de voir que les plus grands partisans de la déclamation font chœur avec les autres pour la louer.

Les six Vers qui suivent sont tirez du *Vice Puni*, Poëme Héroï-Comique de M. Grandval¹ (*Chant* 13).

Ainsi, lorsqu'à ses Jeux si charmans, si chers
L'illustre Le Couvreur attire tout Paris,
Quand Phédre, de douleur ou d'espoir l'ame atteinte,
Fait naître la pitié, la terreur & la crainte,
Le plaisir & l'effroi, de concert agissans,
Font retentir l'*Hôtel*² de cris applaudissans.

Les Pièces que vous allez lire à présent, Mylord, ont été faites depuis la mort de la Dlle Le Couvreur. La première est de M. de Voltaire, qui reçut ses derniers sours³ ; c'est la harangue

¹ Nicolas Racot de Grandval, père du célèbre comédien.

² L'*Hôtel de la Comédie* était une expression consacrée en parlant du Théâtre.

³ Adrienne, en effet, mourut entre ses bras.

qui fut prononcée le jour de la clôture du Theatre ¹.

MESSIEURS,

« Vous sçavez combien il est difficile de représenter dignement nos personnages ; mais oser parler devant vous, en notre nom, même dépouillez des ornemens (a) & de l'illusion qui nous soutiennent, c'est une hardiesse, je ne le sens que trop bien ici, qui a besoin de toute votre indulgence.

« Jamais le Public n'a été si éclairé en

(a) *L'Acteur qui débite ces Harangues est en habit de Ville.*

¹ Le 24 mars, par Grandval, qui venait d'être reçu. Cette coutume d'ouvrir, de fermer l'année théâtrale par des discours, & d'annoncer, à la fin du spectacle, la représentation du lendemain datait de l'enfance du théâtre, & se perpétua jusqu'en 1789.

tout genre, jamais les arts n'eurent besoin de plus d'efforts, & peut-être feroient-ils découragés, si vous aviez une severité proportionnée à vos lumieres. Mais vous apportez ici cette vraie justice qui penche toujours plutôt vers la bonté que vers la rigueur. Plus vous connoissez l'art, plus vous en sentez les difficultez : le Spectateur ordinaire exigeroit qu'on lui plût toujours, semblable à l'homme sans expérience qui attend des plaisirs dans toutes les circonstances de sa vie ; le Juge éclairé daigne se contenter qu'on le satisfasse quelquefois.

« Vous démêlez & vous applaudissez une beauté au milieu même des défauts qui vous choquent ; telle est sur-tout votre équité, qu'il n'y a point de cabale qui puisse soutenir ce que vous condamnez, ni faire tomber ce que vous approuvez.

« Que ne puis-je, Messieurs, étudier

avec fruit votre goût sage & épuré qui a banni l'enflure de l'art de réciter, comme de celui d'écrire ? Vous voulez qu'on vous peigne par-tout la nature, mais la nature noble & embellie par l'art, telle que vous la representoit cet excellent Acteur (a) qui vous plaifoit encore au bout d'une si longue carrière.

« Ici, Messieurs, je sens que vos regrets redemandent cette Actrice inimitable qui avoit presque inventé l'art de parler au cœur, & de mettre du sentiment & de la vérité où l'on ne mettoit gueres auparavant que de la pompe & de la déclamation.

« Mademoiselle Le Couvreur, souffrez-nous la consolation de la nommer, faisoit sentir dans ses personnages toute la délicatesse, toute l'ame, toutes les bien-féances que vous désiriez : elle étoit

(a) *Baron.*

digne de parler devant vous, Messieurs.

« Parmi ceux qui daignent ici m'entendre, plusieurs l'honoroient de leur amitié ; ils sçavent qu'elle faisoit l'ornement de la société, comme celui du Theatre ; & ceux qui n'ont connu en elle que l'Actrice peuvent bien juger, par le degré de perfection où elle étoit parvenue, que non seulement elle avoit beaucoup d'esprit, mais encore l'art de rendre l'esprit aimable.

« Vous êtes trop justes, Messieurs, pour ne pas regarder ce tribut de louanges comme un devoir ; j'ose même dire qu'en la regrettant je ne suis que votre interprète. »

ÉPITAPHE

DE

MILLE LE COUVREUR¹

PAR

M. L'ABBÉ D'ALLAINVAL.

Cy gît le corps mortel qu'empruntoit Melpomene,
Quand, sous le nom de Le Couvreur,
Elle enchantoit, sur notre Scène,
Les yeux & l'esprit & le cœur.

¹ D'Allainval, pas plus que le *Mercur*e, n'eut le courage de raconter l'enterrement indigne qu'on fit à l'illustre comédienne. Elle était morte avant d'avoir pu renoncer, devant un prêtre, à sa profession. Selon la coutume, l'Eglise refusa l'inhumation ecclésiastique, & le corps fut porté, dans un fiacre, aux chantiers qui couvraient la Grenouillère, & où deux portefaix lui creusèrent une fosse. Cette cérémonie contrastait douloureusement avec celle qui eut lieu, quelques mois après, pour Anne Oldfields, la Le Couvreur bri-

tannique. Son corps, exposé plusieurs jours à Westminster, dans la *Chambre de Jérusalem*, fut porté en grande pompe à l'Abbaye, à côté des Rois & des grands hommes; les plus illustres personnages tenaient les coins du poêle, & le docteur Barker officia solennellement. Un demi-siècle plus tard, Garrick vint la rejoindre.

Le Comte d'Argental, l'ami de Voltaire & d'Adrienne (il en avait même été si follement épris, qu'il voulut l'épouser), apprit, en 1786, qu'un hôtel avait été construit sur le lieu de sa sépulture, rue de Grenelle (maintenant n° 115), à peu près au coin de la rue de Bourgogne, & que ses restes étaient sous une remise qu'on lui indiqua. Il obtint du Marquis de Sommery, propriétaire, la permission d'élever un tombeau, & composa, de plus, une épitaphe qu'il fit graver sur une plaque de marbre & placer contre un mur voisin. L'hôtel fut acquis ensuite par le Comte Raymond de Béranger qui l'habita jusqu'en 1836. Després, qui écrit ces détails en 1822, ne parle plus du tombeau, & dit que M. de Béranger avait mis la plaque dans une galerie d'objets curieux. Aujourd'hui l'hôtel appartient à M. le Comte de Vogüé, gendre de ce dernier, qui a laissé la plaque à l'endroit choisi par son beau-père. La remise existe toujours, & c'est là que sont encore les ossemens d'Adrienne, car nous n'avons lu nulle part qu'ils aient été, comme ceux de Molière

& de La Fontaine, exhumés & transportés ailleurs.

Voici les vers de d'Argental ; ils se ressentent des quatre-vingt-fix ans qu'avait l'auteur, quand il les composa :

Ici, l'on rend hommage à l'actrice admirable
Par l'esprit, par le cœur également aimable.
Un talent vrai, sublime, en sa simplicité,
L'appeloit, par nos vœux, à l'immortalité ;
Mais le sensible effort d'une amitié sincère
Put à peine obtenir ce petit coin de terre,
Et le juste tribut du plus pur sentiment
Honore enfin ce bien méconnu si longtems.



En voici deux autres Latines:

TUMULUS
ADRIANÆ LE COUVREUR.

VIATOR,

Siste, lege, luge.

HIC

Musæ, Charites, Cupidinesque

Eodem,

Quo Adriana, artis Scænicæ caput,

Jacent sepulchro.

*Ob hæmorrhagiam obiit Parisiis, die Mar-
tii 20, anno 1730.*

ALIUS:

*Hic Adriana jacet. Timuit, quâ sospite, vinci
Melpomene, timuit, & moriente, mori.*

TRADUCTION DE LA PREMIERE EPITAPHE:

*Passant, arrête, lis & pleure. Ici,
dans un même tombeau, gisent les
Muses, les Graces & les Amours, avec
Adrienne, la gloire du Theatre. Elle*

*mourut à Paris, le Lundi 20 Mars 1730,
d'une hémorragie.*

TRADUCTION DE LA SECONDE :

*Cy gît Adrienne. Pendant qu'elle
vécut, Melpomene craignit d'être sur-
passée par elle, & de mourir avec elle,
quand elle mourut¹.*

¹ Voltaire, qui a protesté, à diverses reprises,
contre les funérailles de l'illustre tragédienne
(*Épître dédicatoire de Zaïre à M. Fakenor, Siè-
cle de Louis XV, &c.*), lui fit également une
épitaphe :

Ci-gît l'aëtrice inimitable
De qui l'esprit & les talens, &c.

Celle de Piron est moins connue :

L'Enfer abondant en supplices
Est doublement notre bourreau :
En nous enlevant nos délices,
En nous laissant notre fléau.

O comble affreux, mais peu nouveau,
De ces horreurs dont il s'honore !
Ma Le Couvreur est au tombeau,
Et son médecin vit encore !

Cette dernière est presque copiée de celle que fit le Bembe¹ pour Raphaël. La voici :

*Ille hîc est Raphael. Timuit, quo fospite, vinci
Rerum magna parens &, moriente, mori.*

Enfin, Mylord, on ne sçauroit aller dans aucune maison, qu'on n'entende parler d'elle & la regretter. Le *Mercur* de France lui donne l'honneur d'avoir, la première, mis en usage sur le theatre les Robes de Cour² en jouant, dans le

¹ Le Cardinal Pierre Bembo.

² Il ne faut pas conclure de ce passage à un commencement de réforme du costume théâtral par Adrienne. En rejetant les panaches, en adoptant les étoffes de soie, la poudre & les papiers, elle ne fit que substituer les habits Louis XV aux habits Louis XIV, & suivre la mode. De même pour la robe de Cour, dont le *Mercur* & d'Allainval lui font gratuitement honneur : elle la conserva simplement, ainsi que le corps de brocart, mais l'allongea & le détacha de la taille, parce que, de son tems, la jupe de

Comte d'Effex, le Rôle de *la Reine Elisabeth*, qu'elle remplissoit avec tant de graces .& de majesté, que c'étoit d'elle qu'un homme d'esprit devoit dire : *J'ai vû une Reine jouer avec des Comediens*. Jamais elle n'a manqué au respect dû au Public, soit en badinant sur le theatre¹, soit en y paroissant dans un ajustement négligé. Elle est la premiere femme de spectacle qui ait été reçûë dans le monde, même chez les Dames les plus distinguées, à titre d'amie²; elle ne s'y

dessus subit' cette transformation. Cela soit dit pour l'ensemble du costume théâtral, car, dans les détails, celui des femmes, aussi bien que celui des hommes, différoit des vêtemens qu'on portoit à Versailles.

¹ D'autres prétendent, au contraire, qu'elle rioit, autant que le parterre, des mauvaises pièces, & de la sorte, en accéléroit la chute.

² Ceci est exact. Il faut lire la charmante page de Sainte-Beuve sur cette date de l'histoire des mœurs en France.

est jamais oubliée. Cela me fait souvenir qu'un jour Baron se présenta à une table de jeu où étoit feu M. le Prince de Conti. Baron lui dit, la main pleine d'or : *Va cent louis au Prince de Conti*¹. Son Alt. Ser. lui répondit en riant : *Tope à Britannicus*. La Dlle Le Couvreur avoit l'esprit cultivé ; elle sçavoit assez de l'histoire, & elle contoit avec beaucoup de graces & de précision. Elle n'a jamais gâté de Vers en les récitant ; elle ne les faisoit sentir qu'autant qu'il falloit, & elle ne se donnoit point la liberté de les allonger par des *Oh! Ah! Eh!* que Baron introduisit dans ses dernières années & que les Comédiens, qui n'ont pas manqué de les adopter mais qui ne les sçavent pas placer si à propos que Baron, appellent presentement des *respirations*.

¹ Baron dit : *Va pour cent louis, Mons— de Conti*.

Je ne vous parlerai point, Mylord, des jolies lettres qu'elle a écrites ; vous avez lû celle qu'elle écrivit à Baron il y a deux ans, &, avec l'aide de quelques amis, j'espere en recueillir un assez bon nombre pour les donner au Public¹.

J'apprens, en finissant ma lettre, que l'on grave le portrait de notre Comedienne, d'après le célèbre M. Coypel qui l'a tirée, il y a quelques années, en *Cornelie*². Tous les beaux esprits, me

¹ Elles ont été recueillies & publiées. Quelques unes sont remarquables ; elles témoignent toutes d'un noble cœur & d'une haute intelligence.

² C'est la gravure dont nous avons déjà parlé ; on la doit au burin de Pierre Drevet. Au bas, on lit ces vers :

C'est peu de voir icy, pour attendrir vos cœurs,
Les cendres de Pompée & Cornélie en pleurs.
Reconnoissés, pleurés cette Actrice admirable
Qui n'eut point de modele & fut inimitable.

Les premières épreuves de cette estampe se reconnaissent à l'absence de l'e final au mot *model*

dit-on, briguent l'honneur de voir de
leurs Vers au bas de l'Estampe : voici
ceux de deux illustres Academiciens.
Les premiers font de M. de La Motte¹.

Des plus illustres Heroïnes
J'ai fçû, par mes talens, achever les portraits;
Les Corneilles & les Racines²,
Sans moi, demeueroient imparfaits.

Ceux qui fuivent font de M. de La
Faye³.

Le Theatre me doit cet heureux changement
Qui d'un chant déplacé proscrivit l'imposture ;
La premiere, je fçus, fidelle à la nature,
Par le geste & la voix peindre le sentiment.
Pour Camille en fureur, pour Monime trompée
Qui n'eût, en me voyant, laissé couler des pleurs,
Puisqu'en ce crayon même, au destin de Pompée
Ma seule ressemblance interesse les cœurs ?

oubli qui fut réparé sur la planche dès qu'on
s'en aperçut. Ces épreuves, dites à l'e, s'arra-
chent dans les ventes.

¹ Houdard de La Motte.

² La Motte était aussi libre avec l'orthographe
qu'avec la poétique.

³ Jean-François Leriget de La Faye, diplomate
& académicien. (1674-1731.)

Cette troisième Inscription est de
M. l'Abbé d'Allainval, auteur de l'Épi-
taphe que vous avez lûe :

Telle, à vos yeux, de Cornélie en pleurs,
Par mes talens, je ranimois la gloire,
Du tems qui détruit tout je brave les fureurs.
Coypel m'assure, au Temple de Mémoire,
Le rang que je tins dans vos cœurs.

Je vous enverrai, avec l'Estampe, les
autres pièces que je pourrai ramasser. Je
suis avec, &c.

MYLORD,

Votre &c.

GEORGE WINK.



SECONDE LETTRE

DU

SOUFFLEUR

IMPRIMERIE L. TOINON ET C^o, A SAINT-GERMAIN.

SECONDE LETTRE
DU
SOUFFLEUR
DE LA COMEDIE DE ROÛEN
AU GARÇON DE CAFFÉ
OU
ENTRETIEN
SUR LES DEFAUTS DE LA DECLAMATION.



A PARIS,
CHEZ TABARIE, QUAY DE CONTI,
A la descente du Pont-Neuf.

M. DCC. XXX.
Avec Approbation & Permission.

AVIS *
DU GARÇON DE CAFE
AU LECTEUR
SUR LA LETTRE DE SON AMI.

DÈS que j'eus reçu cette *Lettre*, je résolus d'en répandre des copies, *incognito*. Ne voulant offenser personne & entrant dans les vûes de mon Ami, je fus porter sa critique à certain gros quidam, pour en faire l'examen. Mais je donnai justement, comme l'on dit, dans le pot au noir. C'étoit un des amis & pensionnaires des Comédiens. J'avois de fortes raisons pour

* Il seroit à propos de ne lire cet Avis qu'après avoir lû la Lettre.

compter sur sa discrétion. Néanmoins il ne profita de ma confiance que pour en abuser, & courut sur le champ en faire lui-même la lecture aux foyers¹. On juge aisément combien cette Pièce parut divertissante aux Comédiens. D'abord, elle fut trouvée execrable, contraire à la bonne police, & il fut jugé, d'une commune

Nous lisons dans un recueil de rapports manuscrits d'exempts de police, qui est à la Bibliothèque de l'Arfenal :

« Du 14 juin 1730 : l'approbateur se transfère aux foyers françois où il lit une Seconde Lettre du Souffleur au garçon de Caffé, au sujet de la déclamation. Tous les acteurs désignés dans la lettre crient contre l'auteur; M^{lle} La Mothe glapit, parce qu'elle n'y est pas nommée. »

On voit que les faits racontés par d'Aiguebierre, dans cet *Avis*, ne sont pas une mise en scène.

L'approbateur (des pièces), à cette époque, était l'abbé Chérier, l'auteur du *Poliffonniana*. Il reste de ce patriarche de la Censure quelques rapports qui dénotent une formidable bêtise.

voix, qu'il falloit la proscrire & la jeter au feu, comme libelle diffamatoire.

Mais, lorsque la lecture fut achevée & que l'on eut fait passer le miroir à la ronde, les particuliers oublioient la cause generale & n'étoient occupés que d'eux-mêmes. Les uns s'applaudissoient d'être échappés à la critique, d'autres étoient contents d'avoir été ménagés, les malheureux traitoient l'Auteur d'injuste & d'ignorant. Neanmoins chacun ouvroit les yeux sur son camarade, & sembloit approuver tout ce qui ne le touchoit pas. J'étois charmé de voir que ces M^{rs} ne se partageoient que pour se réunir, & je regardois déjà leurs sentimens comme autant de suffrages favorables, lorsque je fus étourdi par un Orateur impetueux qui, d'une voix rauque, s'écria, menaça, & parla si long-tems & avec tant de rapidité, que je ne pûs ni le suivre ni l'entendre. Je pris donc mon parti, & for-

tant de l'endroit où je m'étois tenu caché, je vins rêver à ce que je devois faire. S'il tient sa parole & s'il écrit comme il parle, quand il est animé, le Public peut s'attendre à voir paroître un gros volume farci de latin, de Grammaire & de lambeaux d'histoire.

Le lendemain, j'eus une autre scène avec celui qui m'avoit si bien gardé le secret. Je fus le trouver, travesti comme la veille ; je me dis l'Auteur de la *Lettre*, & feignant de n'être pas instruit du tour qu'il m'avoit joué, je lui demandai ce qu'il pensoit de mon petit manuscrit.

— Je pense, me dit-il avec une politesse affectée, qu'il est fort joli ; mais vous n'y songés pas : est-il permis de parler ainsi des vivans ?

— Comment donc, repris-je, qu'y trouvés-vous à redire ? Les Comédiens eux-mêmes feroient moins severes.

— Ne vous en flattés point, répondit mon Censeur, je sçai le contraire, & je le sçai d'eux-mêmes.

Je fis l'étonné, & il m'avoüa qu'il leur avoit communiqué l'idée de la *Lettre*, mais qu'il s'étoit bien gardé de la lire, qu'il sçavoit trop les étroites obligations d'une personne à qui l'on fait de telles confidences, qu'il faudroit être un homme sans foi pour abuser du secret inviolable qui est dû dans ces occasions. Je pouvois sur le champ le convaincre de mensonge & retourner son jugement contre lui-même, mais je dissimulai pour m'expliquer davantage.

Je lui dis que, de tout tems, ce qui est public est sujet à la censure : on critique un discours, un livre, une piece de Théâtre, & tout ce que l'on exige d'un Censeur, pour mériter le titre de sage & de modéré, c'est de s'en tenir précisément à son sujet, sans donner sur les défauts person-

nels. Un Comédien n'est point plus respectable qu'un Auteur ; sa declamation n'est pas moins publique qu'une piece : ainsi l'on peut bien avoir le même droit sur l'une que sur l'autre. Or, on ne parle ici des Comédiens que comme Acteurs ; c'est l'Art que l'on critique, & non pas les personnes ; on n'attaque ni les mœurs ni les défauts étrangers à leur profession ; on en juge comme au spectacle : qu'y a-t-il, en cela, qui puisse m'empêcher d'en distribuer des copies ? Enfin, lui dis-je, ce petit Ouvrage ne peut qu'être utile au Public & aux Comédiens eux-mêmes. Ceux-ci, reconnoissant leurs défauts, pourront s'en corriger, & les particuliers, y trouvant des principes certains, pourront blâmer ou applaudir avec discernement.

Quoique je ne sois qu'un Embryon, ou, pour mieux dire, quoique je n'aye que l'écume des Sciences & des Belles

Lettres, je vis bien-tôt qu'une place n'est point un préjugé raisonnable en faveur de celui qui l'occupe ; enfin, que j'avois mal jugé sur la mine, & que mon homme s'entend mieux à décider d'un ragoût que du mérite d'un Livre. Je me hâtai de lui découvrir ce que j'avois tenu caché jusqu'alors, & nous nous separames, lui plein d'étonnement & de dépit, & moi bien résolu de rendre justice à sa bonne foi par ce petit éclaircissement.





SECONDE LETTRE
DU
SOUFFLEUR

DE LA COMEDIE DE ROUEN
AU GARÇON DE CAFFÉ

OU
ENTRETIEN

SUR LES DÉFAUTS DE LA DECLAMATION.

DEPUIS ma dernière *Lettre*, il m'est arrivé une aventure dont je crois que le récit vous fera plaisir.

Un de nos Comédiens & moi, leur bien humble Souffleur, ayant fait partie de souper tête à tête, pour philosopher à notre aise, nous fûmes, après la Comédie, chez un Traiteur. La chambre où

l'on nous mit étoit voisine d'une plus grande, où étoit une compagnie de quatre personnes ; sçavoir, deux Conseillers de notre Parlement & deux Gentilshommes de Paris qui alloient à Londres, où ils avoient déjà demeuré quelque tems avec nos deux Conseillers. Une cloison sepa- roit leur chambre & la nôtre, & nous entendions distinctement tout ce qu'ils disoient. Nous y fûmes d'autant plus attentifs, que, sur la fin de leur souper, leur conversation roula sur la Declama- tion & sur les défauts ordinaires des Ac- teurs.

Voici quel fut leur début. D'abord nos Citoyens firent notre éloge ; MM. les Parisiens en convinrent fort poliment, nous accordant même au-delà de ce que nous pouvions mériter. Mais, étant en- trés peu à peu dans le détail, leurs loüanges se trouverent presque réduites à rien. La conversation s'anima bien-tôt,

& l'un des Normans, épris des charmes de l'une de nos Actrices, voulut à toute force faire passer sa declamation pour admirable. La compagnie lui accorda tout ce qu'il voulut par rapport aux charmes de la Comédienne & à ce qu'elle pouvoit valoir dans un rôle particulier, mais on lui refusa inexorablement tous les talens pour la Scene publique. Vous jugés avec quel feu il soutint une cause à laquelle son cœur prenoit beaucoup de part. Il compara son Heroïne à ce qu'il y a de meilleur sur notre Théâtre, & il rabaiſſa les autres autant qu'il lui fut possible. Sa vivacité divertissoit ses Convives & nous aussi, quoiqu'au fond mon Camarade ne fût pas fort content. Le sujet fut traité quelque tems en general, & chacun dit son sentiment. Enfin l'un des Parisiens, qui me parut homme sensé & de bon goût, prenant la parole :

— On applaudit, dit-il, & on blâme tous

les jours par simples préjugés. La bonne mine, un son de voix, un air gracieux, quelques dispositions qui semblent promettre préviennent souvent & captivent les suffrages; celui-là est rejeté par le même caprice qui fait grace à l'autre; rarement a-t-on recours aux principes & à la raison pour juger du mérite d'un Acteur. Pour moi, continua-t-il, je ne puis approuver que ce qui est *naturel*. Tout ce qui paroît outré, dans l'un & dans l'autre genre, me rebute, & j'ai autant de mépris pour un tragique bouffi & fanfaron, que j'ai de dégoût pour un comique outré & farceur. Si vous voulés maintenant vous en rapporter à ce principe pour juger de vos Comédiens, vous trouverez peut-être que les meilleurs n'entendent rien à leur profession.

Mon Convive, qui ne connoît que l'enflure & le son des vers, & qui, comme bien d'autres, ne monte sur le Théâtre

que pour y faire hurler Melpomene, ne put souffrir plus long-tems une censure si severe à son amour propre (car il s'estime un peu), &, rompant tout d'un coup le silence :

— Bûvons & chantons, me dit-il d'un ton de dépit ; peut-être ferons-nous taire ces impitoyables discoureurs qui pensent sçavoir notre métier mieux que nous.

Eh ! moderés, Seigneur, cette fureur extrême,

lui dis-je ; quand vous vous emporterés, en ferés-vous moins digne de censure ? Pensés plus juste & entendés mieux vos intérêts. Vous êtes mon ami, continuai-je, & je suis ravi que vous trouviés le moyen de vous corriger de cet orgueil si commun aux Comédiens, qui ne veulent jamais qu'être applaudis. Croyés-moi, voici une occasion de profiter : faisissez-là, & prêtez-vous de bonne grace à écouter des gens qui ne parlent ni par

passion, ni par jalousie de métier, & qui ont plus d'intérêt à vous perfectionner qu'à vous nuire.

Ce raisonnement le remit. Nous nous rapprochames de la cloison, & nous entendimes que le même Cavalier, qui avoit toujours suivi son discours, pendant le transport indiscret de mon ami, fut interrompu par l'Amant de la belle Actrice.

— Ma foi, dit-il, je n'y cherche point tant de finesse : lorsqu'un Comédien me touche ou me réjouit, je le crois bon Acteur.

— La règle seroit indubitable, reprit son ami, si tout le monde étoit du même goût, ou si, comme je l'ai déjà dit, on étoit indifférent pour l'Acteur ; mais, comme l'on est souvent prévenu, il faut convenir d'un principe, par lequel on puisse juger du mérite des personnes par les choses. Or, la nature seule a le pou-

voir d'agir sur les cœurs, de les ouvrir, de les resserrer, de les attendrir; ce n'est qu'en l'imitant qu'on peut produire les mêmes effets. Une Actrice dont les yeux charment le cœur prévient facilement l'esprit. Ceux qu'elle touche réellement la croient touchée de ce qu'elle dit. Même dans la fiction, les malheurs d'une personne aimée, quoiqu'exprimés foiblement, sont capables d'exciter nos larmes; mais ceux que le charme n'a point séduits en jugent autrement. J'écoute avec froideur & dégoût une Actrice qui ne prend aucune part à ce qu'elle dit ou ce qu'elle fait, qui ne cherche qu'à se délivrer au plutôt de son rôle comme d'un fardeau, & à s'acquitter envers le Public du soin dont elle a chargé sa mémoire. Il n'est point naturel qu'une Princesse nous rende sensible à des peines qu'elle ne ressent point elle-même, & dont elle nous fait le récit avec indifférence; au

contraire, si nous voyons couler les larmes, elles nous attendrissent, & nous prenons à ses malheurs autant d'intérêt qu'elle même. *Il faut donc qu'un Acteur paroisse tel qu'il veut me rendre;*

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Mais il ne suffit pas de feindre de la douleur, de la haine, de la joye, de la colere, & d'ajuster quelque grimace à ce que l'on prononce, pour échauffer & remuer le cœur de ceux qui écoutent. Un Acteur me paroît insensible, au milieu d'une douleur qui paroît empruntée. *Il faut que la passion, pour toucher véritablement, imite réellement la nature & soit vrai-semblable.*

Mlle D. C.¹, disent nos anciens, fut,

¹ Mlle Duclos (Marie-Anne de Chateauneuf) (1670-1748). Ses débuts eurent lieu en 1693. En doublant d'abord, en remplaçant ensuite M^{me} de

dans son tems, une Actrice parfaite. Je le veux croire; mais on me permettra d'en juger au goût du nôtre, & d'examiner, non pas ce qu'elle a été dans sa jeunesse, mais ce qu'elle est aujourd'hui. J'avoüe qu'elle apporte encore beaucoup de graces & d'action sur le Théâtre : elle s'éleve, s'irrite, s'enflâme, se plaint & gémit fort à propos. Mais elle péche dans ce qu'il y a de principal : elle ne produit point les mêmes effets dans les cœurs de ceux qui sont présens. C'est

Champmeslé, elle continua le système de déclamation chantante adopté par cette comédienne. Elle avait cependant l'art de remuer profondément. Ce fut, de son tems, la première actrice tragique de la *Comédie Française*, jusqu'à l'arrivée d'Adrienne Lecouvreur qui la relégua au second rang. En 1730, elle touchait à la fin de sa longue carrière; elle resta jusqu'en 1733, & ne se retira définitivement qu'en 1736. Son portrait, peint par Largillière, a été gravé par Desplaces, en 1714.

que son feu n'a point de vrai-semblance ; elle ne paroît plus sentir, mais reciter avec emphase & avec les démonstrations nécessaires. En un mot, c'est l'art, la méthode & l'habitude¹, & non pas la nature, qu'on voit agir en elle². Voilà, du moins, comme je la trouve dans les premiers Actes, où elle est, pour ainsi dire, encore resserrée par le froid de la vieillesse ; mais, sur la fin d'une pièce, elle réussit beaucoup mieux. Alors, réchauffée par la durée de l'action, elle reprend sa première vigueur . & se montre telle

¹ Dans la pensée de l'auteur, les deux premiers mots sont synonymes de *ficelles* ; le troisième, de *planches*. Les définitions du mot *art*, que donne plus loin sa note, ont vieilli presque toutes.

² Il faut encore ici compléter la pensée de l'écrivain ; à n'en prendre que la forme, elle exprimerait le contraire de ce qu'elle est : M^{lle} Duclos & son école ont sans doute outrepassé la nature, mais c'est précisément à force de s'y abandonner.

qu'elle a été, fans doute, pour meriter un si grand nombre de partisans. L'art (a) &

(a) *Le mot d'art peut souffrir differens sens, selon les differentes applications. Ou il signifie tout ce qui concerne une operation en general, comme l'on dit l'Art de peindre, de declamer, de faire un discours; ou l'on s'en sert pour opposer des qualités superficielles à celles qui sont solides, des talens acquis à des dispositions naturelles; ou pour marquer une fausse imitation de la nature, fondée sur les observations de l'esprit plutôt que sur les sentimens du cœur; ou enfin pour distinguer cette partie d'un Art qui regle, conduit & perfectionne l'autre. Ce mot peut avoir encore d'autres significations qui n'ont point lieu dans cette Lettre.*

Si j'entre dans ce détail, ce n'est point que je doute que le Lecteur ne soit assez sensé pour en faire l'application de lui-même; mais c'est pour répondre à l'objection d'une personne interessée qui reproche à l'Auteur 1° D'avoir donné differens sens à cette expression, & d'être par consequent tombé en contradiction avec lui-même. 2° D'avoir distingué l'Art & la Nature, comme si, dit-il, l'Art ne renfermoit point la Nature. C'est néanmoins un homme du

la méthode ne suffisent donc pas pour rendre la passion vrai-semblable. Il faut des sentimens : c'est au cœur à les puiser dans la nature¹. L'esprit, avec ses réflexions & ses efforts, n'a pas droit d'y prétendre; souvent même, au lieu de

métier qui prend ainsi le change; mais homme lettré, versé dans les Muses Grecques & Latines, & qu'il n'a pas seulement étudié pour la speculative. Au reste, que son sentiment prévale ou non, il n'est pas à propos que le Public en soit convaincu. Que, veut-il qu'on estime en lui, si l'on ne doit point distinguer l'Art & la Nature?

¹ Jusque-là d'Aigueberre a raison : il ne faut pas interdire au comédien, comme le veut Diderot, la sensibilité préalable. Mais la manière absolue dont il lui défend *l'esprit, avec ses réflexions & ses efforts*, est en contradiction avec les éloges qu'il décerne plus loin à Baron, & avec le système d'esthétique qui l'inspire lui-même à son insu : ce sont toujours les mots qui manquent à des conceptions précoces ; on remarquera plusieurs fois encore cette claudication.

conduire au but, il fait prendre une route toute contraire.

Waltniq¹, que nous avons tous vû à

¹ Nous n'avons, dans aucun ouvrage, entendu parler de cet acteur. Ce n'est point Garrick, qui débuta seulement en 1741; ce ne peut être non plus Watkins, un chef de troupe ambulante cité dans les Mémoires de Macklin. D'Aigueberre évidemment parle d'un comédien célèbre; or, tous ceux qui vivaient, à cette époque, en Angleterre font connus, sauf celui-ci.

Le soin que l'auteur prend d'indiquer *Londres* & de préparer ce séjour dès le commencement de la *Lettre*, les rôles qu'il prête à Waltniq, & qui sont tous de tragédies françaises, la comparaison qu'il établit entre lui & Baron, enfin le jugement qu'il en porte, nous persuadent qu'il faut traduire par Beubourg. D'Aigueberre aura trouvé ce compromis entre la justice qu'on doit aux morts & les scrupules de sa délicatesse.

Beubourg (Pierre Trochon, Sieur de) n'était plus depuis 1725. C'était lui qui avait remplacé Baron en 1691; il prit sa retraite en 1718, & son ancien prédécesseur revint, deux ans après, lui succéder. Il fut, dans les *premiers rôles tragiques*, le pendant de M^{lle} Duclos : comme elle,

Londres, en est un exemple bien sensible. Jaloux de sa propre suffisance, il n'a voulu imiter personne. Il s'est formé sur lui-même. Il auroit pû faire un bon original, mais il a perdu le fruit de ses talens par son affectation. Persuadé qu'il faut être touché pour émouvoir les autres, il fait connoître qu'il ne l'est pas, par son application continuelle à le paroître. Tout parle chez lui, tout veut se faire sentir, tout l'arrête & augmente sa douleur ou sa crainte. Un hemistiche, un mot aura son soupir, son geste, son mouvement particulier; enfin il affecte (a)

(a) *Quand il croit être au bout de son feu, il frappe ordinairement du pied. C'est là le signal. Alors, comme un autre Anthée, il s'anime & reprend de nouvelles forces.*

déclamateur & outré, comme elle, il obtint de grands succès en émouvant parfois l'auditoire. L'appréciation de d'Aiguebierre est très-juste, & ne peut s'appliquer qu'à Beaubourg.

de montrer tant de passion, qu'on n'y voit plus de vrai-semblance. Il fait plus : non content de se plaindre ou de s'enflammer comme le Héros, il se livre à ses transports avec l'enthousiasme d'un auteur qui compose; il ouvre la bouche comme lui, pèse avec effort sur ce qu'il prononce, fait sentir l'énergie des expressions, le brillant des pensées, & relève avec emphase la noblesse des sentimens. Avec tout cela, Waltniq s'imagine copier d'après nature. Il se trompe lourdement : ce n'est point là le langage du cœur, mais de l'esprit & de l'amour propre.

Ce mauvais goût, dont il est charmé & auquel il s'attache avec complaisance, le fait tomber dans une étrange confusion : à force d'outrer les choses, il exprime la douleur comme le désespoir; il gemit avec violence, soupire comme s'il enrageoit; il serre les dents & meurtrit, pour ainsi dire, ses expressions, comme

un homme qui souffre & qui n'ose éclater. La douleur est un sentiment de nos maux qui ne nous remplit que de tristesse & d'abattement ; il y a quelque chose de plus modéré dans les plaintes, les regrets & les gémissemens. Cet Acteur n'est point plus naturel dans la tendresse : il donne à cette passion tout ce qui convient à la douleur ; dès qu'il aime & qu'il commence à le déclarer, il grossit ses épaules, il gemit, il pleure. Est-ce là le caractère de l'Amour ? L'Amour est timide, impatient ; il soupire, languit, s'enflamme ; mais il n'a point cet air pleureur, niais, enfantin qui rend & l'Acteur & la passion ridicules.

Ainsi Waltniq détruit le vrai-semblable & le caractère des choses par son affectation (a). Voyez-le entrer sur la Scene : il

(a) *Nous avons vû depuis peu tomber une Tragedie qui auroit eu plus de succès, s'il avoit*

veut paroître grand, noble & majestueux ; ce n'est qu'enflure & orgueil. Trop occupé de son rang, il confond ce qui est propre à la personne avec ce qui convient à la dignité. A peine distinguera-t'il la foiblesse de *Prusias* & l'autorité de *Mithridate* ; *Ptolomée* est plus haut que *César*, *Darius* le fera autant qu'*Alexandre*. Un moment après, il ne conserve plus rien de toute cette grandeur : veut-il exprimer une passion, il s'y livre sans réserve ; il oublie ce qu'il représente & ne songe qu'à ce qu'il veut faire sentir ; en sorte qu'on ne reconnoît ni le Roi, ni l'homme passionné, mais un Comedien qui s'efforce de se faire admirer (a).

moins outré son Rôle. Mais on n'a pû souffrir un Philosophe plein de fureur & d'emportement¹.

(a) *Dans le Comique, il tombe dans un défaut semblable ; il envie les fonctions du bas Comique*

¹ Note de pure fantaisie, si la supposition que nous avons faite est vraie, ou bien allusion, qui nous échappe, à quelque rôle de Beaubourg.

Quelle différence de cet Acteur avec le vieux Baron¹ ! Quelle simplicité, quelle vrai-semblance dans celui-ci ! Mais que cette simplicité étoit majestueuse ! Il sembloit, à l'aïfance avec laquelle il foûtenoit ses caractères augustes, que la grandeur lui fût naturelle, qu'il fût né pour commander aux autres. En un mot, on l'eût pris pour le Prince même au milieu de son Palais. Bien éloigné d'appuyer sur chaque vers & sur

aux derniers Rôles, & leur derobe le ridicule par des grimaces qui ne conviennent point au caractère d'amant. Ces affectations ne peuvent plaire tout au plus qu'à un spectacle des Dimanches.

¹ Nous ne pouvons nous étendre sur Baron ni sur Adrienne Lecouvreur. La *Lettre* de d'Allainval & notre Notice traitent spécialement de ces deux célèbres acteurs. Pour en faire une appréciation complète, il nous faudrait la place qui nous a été laissée dans la *Nouvelle Collection Jannet*.

chaque mot, & de faire briller avec affectation les beautés qui pouvoient frapper, il ne montrait les pensées que par les sentimens, ou, s'il relevoit quelque sens ou quelque expression, c'étoit de celles qui semblent cachées & qui ne se produisent point assés d'elles mêmes. Lorsque cet Acteur soupiroit, se plaignoit, aimoit, entroit en fureur, tous ses mouvemens étoient tels, que son amour, sa fureur, sa crainte &c. paroissoient véritables. Il sçavoit caractériser toutes ces passions par ce qu'elles ont de particulier, & non seulement il ne les confondoit point les unes avec les autres, mais il les distinguoit en elles-mêmes par mille circonstances propres aux personnages dont il étoit revêtu. On découvroit même, au milieu de ses transports, un combat du Héros & de l'homme passionné, de sa fermeté naturelle & du penchant qui l'entraîne, enfin un mélange de sa grandeur

& de sa foiblesse. Voilà, si je ne me trompe, ce qui a rendu cet Acteur si célèbre (a).

C'est pareillement ce qui nous a fait tant admirer Mademoiselle Le Couvreur. Quelle Actrice! Quel regret pour tous les amateurs de la Comédie! Quelle perte pour le Théâtre! Ce qui nous y rend si sensibles, c'est qu'elle n'avoit pas encore épuisé tous ses talens; on ne peut douter qu'elle n'eût été beaucoup plus loin, quoiqu'elle satisfît entièrement; enfin on la voyoit croître & se perfectionner

(a) *J'ai remarqué un trait qui met cet Acteur au-dessus de tout ce qu'on en peut dire, & qui fait connoître combien il étoit supérieur à tous ceux qui parurent avec lui sur le Théâtre. Il arrivoit souvent que le spectateur étoit si charmé de ce qu'il venoit de reciter, qu'il oublioit d'applaudir. On restoit immobile alors, on n'entendoit qu'un foible murmure, & on se disoit tout bas & avec admiration: Oh! que cela est beau! Que voilà bien declamer!*

tous les jours, &, comme on lui suppo-
soit encore une longue carrière, on ne
mettoit aucunes bornes à ce que l'on en
pouvoit attendre.

— Il me paroît que vous en parlés en
homme bien intéressé, reprit l'Amant de
la belle Comedienne; n'auriés-vous pas
eu aussi quelque tendre préjugé pour
Mademoiselle Le Couvreur?

— Je n'ai jamais connu que l'Actrice
en elle, reprit notre Censeur; ainsi je ne
regrette point ses charmes, mais ses
grandes qualités pour le Théâtre. Or, je
dis qu'à la voix près, qu'elle corrigeoit
heureusement, Mademoiselle Le Cou-
vreur sembloit née pour sa profession. On
admiroit ses graces; ses attitudes étoient
nobles & naturelles; rien de plus varié
que ses tons; elle donnoit à ses bras des
charmes inimitables. Tout ceci dépend
de l'Art & suffit pour plaire; quand on
sçait s'en servir à propos; mais elle avoit

d'autres talens pour toucher. Jamais elle ne se présentoit sur le Théâtre, qu'elle ne parût penetrée. Ses yeux annonçoient ce qu'elle alloit dire ; sa crainte & ses soupirs étoient peints sur son visage. Au surplus, elle dispoit à son gré de son cœur & de ses sentimens (a). Elle passoit, sans peine, de la violence à une tranquillité parfaite, de la tendresse à la fureur, d'une frayeur subite au deguisement, &c. Son visage étoit successivement ferein, troublé, soumis, fier, abattu, menaçant, emporté, plein de compassion. Dans tous ces mouvemens, le spectateur

(a) *Ceux qui ont vû cette Arice dans Phedre, Mithridate & quelques autres pieces où elle se surpassoit, conviendront aisément de ce que l'on en dit ici. Il eût été à souhaiter qu'elle se fût moins abandonnée à ses caprices ; elle étoit souvent differente d'elle-même ; son jeu n'étoit point soutenu ; il falloit qu'elle fût animée ou par quelque Rôle qui lui plût, ou par quelque objet interessant.*

la fuyoit fans réfiftance; il étoit auffi touché qu'elle même; fa furprife faififfoit; on craignoit, on gémiffoit, on trembloit avec elle, on pleuroit même avant que de voir couler fes larmes. Cela n'eft point furprenant : c'eft qu'on ne voyoit rien en elle qui ne parût réel & effectif. Sa voix fembloit moins s'exprimer que fon cœur. Mais elle accordoit toujourns la paffion avec le caractère general, fans jamais oublier l'un pour l'autre. Elle étoit noble au milieu de fes transports; fa fierté égaloit celle de fon personnage, fans l'outrer; *Phedre* étoit livrée à fes fureurs & à fon amour, fans être au-deffous de fa grandeur.

C'eft particulièrement cette attention à conferver les doubles caractères qui fait, pour ainfi dire, difparoître le Comedien pour ne montrer que le Héros. Chez les anciens, on ne paroiffoit fur la Scene qu'en mafque. Ce déguifement

deroboit à la vérité la moitié de la passion ; mais, comme il rendoit l'Acteur méconnoissable, il étoit plus aisé de lui substituer le Héros dont il tenoit la place¹. Nous ne sommes plus dans le même usage, & en gagnant d'un côté, nous perdons de l'autre. Cette erreur qui fait tout notre plaisir² dépend donc de la ressemblance dans laquelle on présente les images de ces Rois dont on veut que

¹ D'Aiguebierre constate un fait réel, mais il n'est pas assez savant pour en deviner le motif. La substitution permanente du héros à l'acteur, dans le théâtre des Grecs, étoit la conséquence de leur système philosophique & esthétique, qui sacrifioit l'individu au type. De là cette mise en scène, où la complication des moyens n'avoit pour but que la simplicité des effets, & dont le masque étoit un des nombreux élémens. Ce point seroit d'ailleurs trop long à développer ici ; nous renvoyons ceux qui voudraient l'approfondir à la première & à la troisième *Leçon* du *Cours de Littérature dramatique* du grand Schlegel.

² C'est-à-dire l'illusion théâtrale.

nous plaignions les malheurs. Un Tableau du Sacrifice d'Iphigénie me rebute au lieu de me toucher, s'il outre ou s'il diminue l'idée que je me suis formée d'Agamemnon & des autres¹. Mais, si j'y découvre au naturel la fureur d'Achille, la rage de Clytemnestre qu'on écarte des Autels, la douleur & l'accablement d'Agamemnon, la compassion de Nestor, la soumission, la fermeté, l'innocence & les soupirs étouffés de la Princesse, alors j'aide à me tromper moi-même; je ne crois plus voir un Tableau, je substitue les personnes aux images.

Les Comédiens font les images vivantes des Héros. Pour les faire revivre à mes yeux, qu'ils paroissent sur leur Théâtre; comme ces Princes auroient parû dans leurs Palais. Uniquement oc-

¹ Et pourtant Lekain était laid. Cependant l'auteur a raison en principe.

cupés de leurs malheurs, de leurs haines, de leur fureur, qu'ils laissent à la nature le soin de faire sentir leurs soupirs & leurs transports : ils paroîtront alors vraisemblables. Voilà la source de ce naturel que l'on a tant admiré dans Baron, & qu'on ne doit point confondre avec cette simplicité qui lui étoit particulière. On ne doit point, dis-je, confondre le *simple* avec le *naturel*. L'un consiste, comme je l'ai déjà dit, à imiter la nature, à suivre, dans la haine, la douleur &c., les différens mouvemens qu'elle excite dans les cœurs, à se rapprocher le plus qu'on peut du Héros, à copier fidèlement son caractère, à se métamorphoser en lui, & à paroître ou tel qu'il étoit, ou tel que le Poëte l'a formé. Le *simple* consiste à réduire la gravité du cothurne & la majesté des Rois, à les rapprocher de la pratique ordinaire des autres hommes, à les rendre, pour ainsi dire, un peu plus po-

pulaires, en ôtant au geste, à la voix, à la prononciation un certain éclat qu'on peut supposer dans la personne des Rois & qui paroît convenir à l'idée de leur grandeur. Enfin cette simplicité étoit du goût particulier du Sr Baron¹, que je n'ai garde de blâmer, mais dont je ne voudrois point faire une loi pour les autres. Elle a pû plaire dans cet Acteur, parcequ'elle convenoit à son âge & souvent aux personnages dont il étoit chargé; mais il n'est point naturel qu'elle produise le même effet dans de jeunes Acteurs tels que les Sieurs Grandval, Du-

¹ Cette distinction entre le *naturel* & la *simplicité* est vaine : l'acteur qui est *simple*, quand la situation l'exige, est *naturel*. C'est ce que fut toujours Baron. Il savoit être chaleureux & grandiose, lorsque la *composition* du rôle le vouloit; mais il ne fut jamais emphatique, ce qui n'eut été ni *simple*, ni *naturel*. D'Aigueberre en convient lui-même quelques lignes plus bas.

frêne, Le Grand, surtout quand ils joueront des Rôles de jeunes Héros, tels que *Pyrrhus, Oreste, Nicomede, Achille*. Elle semble même contraire à leurs caractères, & détruire le vrai-femblable. Mlle Le Couvreur, qui s'est formée sur Baron, se contentoit d'être naturelle, sans trop affecter cette simplicité¹. Elle évitoit l'enflure; mais elle ne descendoit jamais au-dessous de la grandeur héroïque. Elle étoit simple, si vous voulez, parce que la nature a quelque chose d'aisé qui approche de la simplicité, mais non pas simple comme le Sieur Baron. Le fond de son jeu étoit naturel; elle en rejetoit tout ce qui peut paroître outré, recherché, ambitieux; mais elle ne lui refusoit point certain ornement capable de rendre l'ac-

¹ Qui n'eût pas été *naturelle* dans les rôles de femmes, surtout dans ceux qu'ont écrits les tragiques français.

tion plus brillante & plus majestueuse. Enfin, pour exprimer entièrement ce que je pense, je comparerai le goût de la declamation à celui de la parure dans les Dames, & je dirai que, sans tomber dans l'excès des unes, qui accablent leurs visages d'un mélange de coloris empruntés, ni dans l'indifference des autres, qui méprisent tout ce qui est étranger à la nature, elle imitoit celles qui relevent avec modestie l'éclat de leur beauté naturelle. En effet, le *simple* n'est nécessaire qu'autant qu'il faut éviter l'enflure des Vers; le *naturel* est d'une nécessité indispensable dans toutes ses parties.

— J'avoüe, dit un des Convives qui n'avoit point encore parlé, que le vraisemblable a de grands avantages. Remarqués cependant que M-n-m-n-l¹ n'est

¹ Montménil : voir la note plus bas.

point aussi goûté qu'il est naturel, & que S-rr-z-n¹ lui-même est moins applaudi que bien d'autres.

— Ce que vous dites est vrai, reprit le Censeur, & ne conclut rien contre ce que j'avance. Pour toucher vivement, il ne suffit point d'avoir des sentimens; il faut que ces sentimens soient vifs & animés. Je ne suis point surpris que S-rr-z-n ne touche que foiblement. Il est vrai que c'est un Acteur sensé, qui cherche la nature, qui étudie son caractère, qui connoit le bon goût, & qui s'efforce d'y atteindre;

¹ Sarrazin (Pierre). C'était un acteur tout nouveau : ses débuts dataient du 3 mars 1729. Il fut reçu le 22, pour doubler Baron, dont la mort lui légua l'emploi. Il resta jusqu'en 1757, se retira en 1759 & mourut en 1762. Il était plein d'âme & de pathétique, mais au dessous de la situation, quand il y fallait de l'énergie : d'Aigueberre devinait juste, comme on voit. La charge

Sarrazin se trouve dans les miniatures de Foëch, Basle & Whirsker.

mais il lui manque bien des talens nécessaires : il n'a ni art, ni méthode, ni geste (a), ni maintien. D'ailleurs l'idée que vous en avés n'est point juste : il joue avec plus de réflexion que de sentimens ; ses yeux ne disent rien ; son visage est toujours le même ; il n'accompagne point ce qu'il prononce de ce jeu de Théâtre qui donne de la vrai-semblance aux paroles & de l'éloquence au silence même ; il n'a rien de cette action muette qui déclare ce qui se passe au fond des cœurs & qui découvre les inquiétudes, la douleur & les impatiences. Jusqu'ici il n'y a point de rapport entre cet Acteur & ce que vous venez de dire. Il réussit mieux dans certains Rôles favoris, tels que ceux d'*Agamemnon*, d'*Atamas* & de *Dom Diegue* ; c'est alors qu'il tombe dans ce

(a) *Un homme d'esprit dit un jour, en plaisantant, sur cet Acteur, qu'il gesticuloit comme un Timbalier.*

défaut¹ : il toucheroit, s'il étoit animé; mais il est bien au-dessous de ce qu'il devroit être en exprimant la tendresse de ces peres malheureux : le Spectateur est attendri, mais il sent qu'il manque quelque chose à sa douleur; ses larmes sont prêtes à couler, mais il a le tems d'y réfléchir & de les arrêter. Quelle peut être la cause d'une émotion si lente? C'est que l'Acteur n'occupe point assés celui qui l'écoute. Il a des sentimens pour lors, mais il manque de feu (a).

(a) *Quelques personnes soutiennent que cet Acteur ne manque point de feu, qu'il en a même beaucoup, mais que son feu n'est point sensible, parcequ'il n'a point d'ame. Premièrement, je crois qu'on peut avoir de l'ame sans feu; mais*

¹ Ce passage est très-alambiqué; en voici la traduction : vous venez de dire que Sarrazin est naturel. Eh bien, jusqu'ici, je vous prouve qu'il l'est moins que vous croyiez. Il réussit mieux....; mais c'est [alors qu'il tombe dans ce défaut (d'animation) dont je vous ai parlé tout à l'heure.

Le Sieur D.¹ est d'un genre bien différent, ou, pour mieux dire, ces deux Ac-

on ne peut avoir un véritable feu sans ame : ainsi la critique tombe d'elle-même. D'ailleurs j'ai peine à croire que cet Acteur ne sente point ce qu'il dit. Il est vrai que son visage est muet & n'indique rien, mais ce n'est point une preuve qu'il n'ait point d'entrailles : tous les visages ne sont point soumis aux différens mouvemens du cœur. J'ai suivi, dans mon sentiment, celui du Public.

¹ Quinault-Dufresne (Abraham-Alexis) était un des Quinault; il avait ajouté à son nom, pour se distinguer des membres de sa famille, celui de Dufresne, & ce fut le seul qu'on lui donna de son tems. Il débuta en 1712, se retira en 1741, & mourut en 1767. Elève de Ponteuil & de Baron, il soutint la lutte contre Beaubourg, & remplaça dignement le second de ses maîtres. Il fut célèbre aussi par sa beauté, que sa sœur compare à celle de l'Apollon du Belvédère, & dont la Duchesse de Berry fut violemment éprise. C'est lui que Destouches a peint dans le *Glorieux*, dont Quinault-Dufresne créa le rôle.

C'est ici le lieu d'annoncer une découverte que nous venons de faire : les deux tableaux de

teurs font opposés l'un à l'autre, & dans leurs talens & dans leurs défauts. Celui-

Lancret, gravés par Dupuis, intitulés : LE GLO-RIEUX & LE PHILOSOPHE MARIÉ, que beaucoup d'amateurs ont considérés jusqu'à présent comme des scènes de fantaisie, donnent, à n'en pas douter, les portraits des comédiens qui créèrent les rôles de ces pièces. Depuis longtems la remarque, faite par nous, que ces types diffèrent de ceux que le peintre donnait à tous ses personnages inventés nous induisait à croire qu'il en était ainsi. Nous allons dire comment nous avons été amené à le reconnaître, & , pour économiser les mots, nous nous contenterons, dans les notes subséquentes où besoin en fera, de renvoyer laconiquement à la présente.

Lancret fréquentait beaucoup la *Comédie-Françoise* : c'est son biographe intime, Balot de Sovot, qui nous l'apprend. Deux des plus grands succès auxquels il put assister furent ceux du *Philosophe marié*, de Destouches, joué le 15 février 1727, & du *Glorieux*, du même, le 18 janvier 1732. Rien d'étonnant à ce qu'il en ait fixé le souvenir, pour glorifier des artistes auxquels il devait de grandes jouissances, & qui avaient peut-être octroyé ses entrées à l'illustre peintre



ci a beaucoup de graces sur le Théâtre : il se présente avec grandeur (a) ; sa phyliō-

(a) *Quelquefois avec trop d'affectation ; il se présente lui-même & rarement le Héros.*

de fêtes galantes, Secrétaire de l'Académie Royale de Peinture.

Son *Philosophe* est intitulé : *Acte V, scène dernière* ; mais il ne représente pas cette scène — ce ferait plutôt la précédente — où figurent huit personnages, tandis que l'estampe — nous ne parlerons désormais que des gravures — n'en contient que sept — le *Marquis* en moins — dans l'ordre suivant — ce que l'on reconnaît à l'expression des physionomies, aux attitudes, & par d'autres motifs, déduits plus bas — à partir de la gauche : *Mélite* (premier plan) ; *Damon, Céliante* (deuxième) ; *Ariste* (premier) ; *Finette* (deuxième) ; *Géronte, Lisimon* (premier).

Son *Glorieux* représente exactement, ainsi qu'il est intitulé, la *Scène 3 de l'Acte III : Le Comte, Valère, Isabelle, Lisette*.

De plus, chacune des estampes est accompagnée de vers qui n'appartiennent pas à la comédie & ne visent même point la situation, mais renferment une forte de moralité de la pièce & du caractère de quelques personnages.

Or, les comédiens gravés font-ils les comé-

nomie est agréable, ses bras fort beaux; son geste est noble (a), ses attitudes un peu

(a) *Mais il n'est point toujours placé avec jugement. Il en a de trop repetés. Souvent il bat des mains, comme pour préluder aux applaudissemens. Il a pris la mauvaise habitude de se frotter le nés, ou lorsqu'il entre sur le Théâtre, ou lorsqu'il y est désœuvré pendant le discours de son Interlocuteur.*

diens qui créèrent les rôles, & comment le favoir? Pour résoudre la question, il fallait évidemment s'enquérir de la distribution primitive, sur les Registres de la *Comédie-Française*; c'est ce que nous fîmes, mais voici l'obstacle que nous rencontrâmes.

Le 15 février 1727, le *Philosophe* fut joué avec les *Vacances*; le 18 janvier 1732, le *Glorieux*, avec les *Plaideurs*, & aux deux pages, les comédiens qui concoururent à la double représentation sont désignés, il est vrai, mais pêle-mêle & sans que la distribution respective soit indiquée.

Dans le premier cas, nous trouvons : La Thorillière père, Legrand père, Dangeville, Quinault, Fontenay, Duchemin père, Legrand fils, Armand, Du Mirail, Dubreuil, Duchemin fils;

trop affectées, la voix ferme (a) & très-étendue, la déclamation animée, soutenue

(a) *Cependant il s'y rencontre souvent des vuides, & si j'ose m'exprimer ainsi, des hiatus.*

Mesdemoiselles Dufresne, Jouvenot, Dubreuil, Labatte (*sic*), Dubocage & Legrand.

Dans le second : Dangeville, Quinault, Dufresne, Duchemin, de La Thorillière, Armand, Poisson, Dubreuil, Bercy, Grandval, Montmeny; Mesdemoiselles Quinault, Labatte & Dubocage.

Il s'agissait de se retrouver au milieu d'un tel chaos, & de faire nous-même la distribution possible, par l'emploi de l'induction & par une étude très-ferrée des *emplois* & du talent de chacun de ces comédiens. C'était d'autant moins aisé qu'à cette époque, il y avait des familles entières d'acteurs à la *Comédie-Française*, & que parfois un nom tout sec n'était pas une indication suffisante.

Un fait nous aida cependant, c'est la création connue de quelques-uns des rôles. Ainsi, Destouches, dans la Préface du *Glorieux*, dit que Quinault-Dufresne créa le *Comte*, M^{lle} Quinault — ce ne peut être que la cadette — *Lisette*, Quinault l'aîné *Lycandre*, Duchemin père *Lisimon*; — quoique les deux premiers seuls figurent dans

d'un feu brillant. Cela suffit pour plaire, mais non pas pour toucher. Ce feu, qui

l'estampe, ce renseignement n'en est pas moins très-utile. — Le *Mercur* se borne à dire que le *Philosophe* fut interprété par Quinault, la Demoiselle Dufresne & Duchemin père. D'un autre côté, divers biographes nous apprennent que *Lasleur*, dans le *Glorieux*, fut créé par Poisson — il ne figure pas dans l'estampe, mais, pour nous, il comble un vide — & dans le *Philosophe*, *Lisimon* par Duchemin père, *Ariste* par Quinault l'aîné, *Céliante* par M^{lle} Quinault la cadette. Remarquons, à propos de celle-ci, que le Registre de 1727 & le *Mercur* l'appellent Mademoiselle Dufresne, & le Registre de 1732 Mademoiselle Quinault. Cette actrice, en effet, porta successivement les deux noms : Lérès le constate, & nous le faisons remarquer pour que le lecteur ne soupçonne pas une confusion, de notre part, avec d'autres Demoiselles Quinault & Dufresne.

Mais la connaissance de cette distribution partielle nous laissait ignorer si les personnages des gravures sont les portraits des comédiens créateurs. Voici donc comme nous avons procédé.

Nous constatâmes d'abord que la figure de



est son principal talent, paroît toujours naturel en lui-même, parcequ'il n'est

Céliante dans le *Philosophe* & celle de *Lifette* dans le *Glorieux* sont identiques. Or, nous avons vu que M^{lle} Quinault la cadette créa ces deux rôles. Cette ressemblance est déjà la preuve de ce que nous cherchions.

Mais ce n'est pas la seule. *Mélite* du *Philosophe* & *Isabelle* du *Glorieux* ont aussi les mêmes traits. Qui, dans la seconde de ces pièces, pouvait avoir créé le rôle, de M^{lle} Labat ou de M^{lle} Dubocage? L'emploi de cette dernière (*Soubrettes*) & sa nullité ne pouvaient nous laisser aucun doute, & c'était, à coup sûr, la jolie & charmante Labat, que M^{lle} Gauffin put seule faire oublier, à qui nous devons accorder la préférence. Or, dans le *Philosophe*, il n'y a également que M^{lle} Labat qui ait pu créer *Mélite*; car ce ne peut être ni M^{lle} Jouvenot (*Confidentes*), ni Mad. Dubreuil (*Caractères*), ni M^{lle} Légrand (*Soubrettes*), ni la susdite M^{lle} Dubocage.

Une troisième identité reste encore à remarquer, celle de *Valère* du *Glorieux* & de *Grandval dans son parc* peint par Lancret & gravé par Lebas. Or, qui avait pu créer *Valère*? *Grandval* seul.

Après cette triple épreuve, notre conviction de-

jamais interrompu & qu'il n'abandonne point l'Acteur au besoin ; mais il l'emporte souvent au-delà des bornes. Il le précipite, l'étourdit, l'empêche de sentir ;

vint entière. Ce qui était vrai des uns devait l'être des autres : les deux estampes sont des portraitures collectives, & des dix personnages dont elles nous révèlent les traits — parmi lesquels deux sont en double, — il n'y avait que Grandval dont on possédât l'image — & encore à des époques différentes. — Car le Catalogue Soleinne attribue le portrait d'Armand dans le *Médecin malgré lui*, de La Thorillière & de Duchemin père dans le *Grondeur*, de Montménil en *Valet* & de Dangeville père en *Niais*, à Gillot ; mais, outre que l'œuvre du graveur ne contient aucun de ces comédiens, la date des débuts d'Armand & de Montménil y rend leur présence impossible, & d'ailleurs, nous ne connaissons aucun portrait de certains d'entre eux.

Ce point acquis, nous distribuâmes les autres rôles dans les quatre pièces que mentionnent les Registres de la *Comédie*, & ce fut d'autant plus difficile, que plusieurs des comédiens y mentionnés jouaient à la fois dans la grande & dans la

il outre le caractère, & lui fait (a) perdre le sens des choses. Néanmoins il étonne, il occupe & trouble le Spectateur; l'Acteur

(a) *Il n'y a presque point de couplet, dans Pyrrhus¹, où il ne fasse un contre-sens.*

¹ C'est la tragédie de Crébillon, jouée en 1726.

petite. Nous n'exposerons pas l'interminable fuite de raisonnemens qu'a nécessitée ce travail; ceux qui voudraient le contrôler le recommenceront. Bornons-nous à dire que, tenant compte de l'âge, des *emplois*, du caractère de chaque comédien, des renseignemens que nous avons pu recueillir sur leur physique, &c., &c., nous avons arrêté la distribution suivante :

PHILOSOPHE MARIÉ. — *Mélite*, M^{lle} Labat; *Damon*, Legrand fils, très-probablement; néanmoins ce peut être Duchemin fils; *Céliante*, M^{lle} Quinault la cadette; *Ariste*, Quinault l'aîné; *Finette*, M^{lle} Legrand; *Géronte*, Duchemin père; *Lisimon*, Dangeville (Claude-Charles).

GLORIEUX. — *Le Comte*, Quinault-Dufresne; *Valère*, Grandval; *Isabelle*, M^{lle} Labat; *Lifette*, M^{lle} Quinault la cadette.

plaît souvent au milieu de ses défauts (a). En effet, ce beau feu, qui en est la source, est une qualité si essentielle dans un Acteur & si favorable sur la Scene, qu'on pardonne aisément d'en avoir trop; mais on ne pardonne jamais de n'en avoir point affés.

Personne n'est plus exact, plus regulier, plus naturel que le Sieur M-M-N. ¹ Qu'on le suive dans toute une piece : à peine pourra-t-on trouver où il a manqué; cependant il est rarement goûté. Je

(a) *Il réussit beaucoup mieux dans le Comique: son feu paroît plus naturel & mieux soutenu.*

¹ Montménil ou Montmény (Louis-André Lesage, dit), fils de l'auteur de *Gil Blas*, embrassa la profession de comédien contre la volonté paternelle, que son talent finit par défarmer, dans le rôle de *Turcaret*. Il débuta, la première fois, en 1726; la seconde, en 1728, & mourut subitement en 1743. C'est un de ceux qui ont le plus brillé dans les *Casaques* & surtout dans les *Manteaux*. C'était un jeune acteur en 1730.

crois que le caprice & la prévention des Spectateurs y ont beaucoup de part; mais voyons-en la cause, telle qu'elle peut venir de lui-même. Je trouve d'abord qu'il a la physionomie trop heureuse pour les caractères du *bas Comique* : ce manque de vrai-semblance sert beaucoup à détruire l'impression qu'il pourroit faire. Au surplus, il n'anime point assez ses personnages : il les représente précisément tels qu'ils doivent être sur le Théâtre¹; il ne songe point qu'ils ne

¹ L'obscurité de cette phrase nous oblige à l'éclaircir : *doivent être sur le Théâtre* signifie évidemment *devroient être écrits pour le Théâtre*. D'Aigueberre est imbu des idées de convenance qui régnaient sur la scène, au XVIII^e siècle, & qui rendaient incompréhensible, à cette époque, la faveur de la vieille farce française, c'est-à-dire d'une bonne partie de l'œuvre de Molière. Une note manuscrite de notre exemplaire interprétait sans doute, comme nous, le passage en question, mais elle a été coupée par la reliure.

font introduits sur la Scène que pour divertir par leur façon d'agir & par leurs plaifanteries grossières. Or, que peut devenir la faillie d'un valet, si elle manque de vivacité ?

Qu'est-ce qui attire tant d'applaudissement à Mademoiselle Q-n-t ?¹ Ce ne sont point les qualités qui lui sont communes avec bien d'autres : elle a des talens, mais elle a des défauts (a), & on s'en ri-

(a) *Elle affecte de jouer avec esprit; son enjouement est outré; le discours est toujours en deça de ce que sa mine promet.*

¹ M^{lle} Quinault la cadette (Jeanne-Françoise), sœur de Quinault-Dufresne. Elle débuta en 1718, fut reçue pour doubler M^{lle} Desmares, se retira en 1741 & mourut en 1783. L'actrice, en elle, était aussi spirituelle que la femme; elle vivait, comme sa sœur la Duchesse de Nevers, avec les hommes les plus distingués de son tems: Voltaire, Destouches, Pont de Véyle, Marivaux, le Comte de Caylus, le Marquis d'Argenson la fréquentaient; d'Alembert était son ami.

roit, si elle avoit la pesanteur & le froid de Mad. D-b-c-g¹. Mais ce qui charme en elle, & qui fait oublier ce qui pourroit choquer, c'est cette volubilité de langue, cet air opiniâtre, lorsqu'il faut contredire, quelque chose de mutin dans sa voix & ses gestes, enfin cette grande vivacité qui soutient & anime tout ce qu'elle fait & tout ce qu'elle dit. Elle est assés bonne Actrice pour les Rôles de *Soubrettes*; elle est excellente pour ceux de

M^{lle} Dangeville, qui lui succéda dans l'emploi des *Soubrettes*, ne la fit pas oublier. Voir la note 1 de la page 45.

¹ M^{lle}, & non M^{me}, Dubocage (Laurence Chantrelle) — erreur d'autant plus singulière, qu'on appelait Demoiselles toutes les comédiennes, quand même elles étaient mariées — actrice médiocre qui tint l'emploi des *Soubrettes*. Elle débuta en 1723, prit sa retraite en 1743 & mourut en 1779 ou 1780, femme de Romencan, caissier de la *Comédie*.

caractères animés (a), & elle vaut, en ce genre, presque tout ce qu'on peut valoir.

Si Mad. D-n-g-v-ll.¹ continué comme elle a commencé, Paris sans doute voudra toujours la voir dans les Rôles de

(a) *Les Rôles de caractères sont ceux d'avares, de capricieux, de mechantes femmes, d'esprit de contradiction, comme le Misanthrope, Harpagon, la Comtesse dans le Joueur, Celiante dans le Philosophe marié, Agnes dans l'Ecole des femmes, &c.*

¹ M^{lle}, & non M^{me}, Dangeville (Marie-Anne Botot) (1714—an IV (1796) la plus célèbre de sa famille. Ses débuts venaient d'avoir lieu (28 janvier 1736); elle se retira en 1763. Jamais on n'a vu de *Soubrette* aussi fine & gracieuse, au théâtre. Il suffit de voir son buste par Caffieri, au foyer des artistes de la *Comédie-Française*, pour comprendre l'enthousiasme & les regrets qu'elle excita. On possède également un portrait de cette ravissante comédienne, que Pater a peint & Lebas gravé, & un autre de Pougin de Saint-Aubin gravé par Michel. Voir également sa charge dans un des dessins de Foëch, Basle & Whirsker.

Soubrettés. Il y a quelque chose d'imparfait dans son jeu ; mais on y découvre une finesse, une délicatesse que nous n'avons vues que dans Mademoiselle D. ¹ Elle n'est pas égale : quelquefois elle se livre trop à sa vivacité ; quelquefois, en voulant éviter ce défaut, elle tombe dans celui qui lui est contraire ; mais elle est encore fort jeune, & l'on peut tout espérer de ses dispositions. Il est vrai que jusqu'ici nous ne l'avons presque point vûe abandonnée à elle-même. On reconnoît en tout les leçons de sa maîtresse : ce sont

¹ M^{lle} Desmarés (Christine-Antoinette-Charlotte (1682-1753). Elle débuta en 1699 & remplaça, dans les *Premiers Rôles tragiques*, M^{me} de Champmeslé, sa tante, dont elle était l'élève & suivit les errements. Elle prit aussi l'emploi de M^{me} Beauval (*Soubrettés*), où elle devint un modèle pour M^{lles} Dancourt & Quinault. La gravure de Lépicié, d'après Coypel, exprime bien le naturel & la grâce de sa physionomie. Elle était retirée depuis le 30 mars 1721.

les mêmes tons & les mêmes gestes ; mais c'est beaucoup que de devenir, en imitant, aussi parfaite qu'un si parfait modèle (a).

Revenons à notre but. Un Acteur sans feu dans le *Tragique* & sans vivacité dans

(a) *Le nouvel essai que Mademoiselle D-n-g-v-ll. vient de faire dans le Tragique. fait esperer qu'elle pourra devenir égale en tout à Mademoiselle D-m-r.*¹ *Quelques-uns même vont plus loin, & comptent qu'elle pourra, dans quelques années, remplacer Mademoiselle Le Couvreur. Je le souhaiterois, & pour la satisfaction du Public & pour celle de l'Actrice même ; mais je crois que ses charmes préviennent trop en sa faveur. Elle a de grands talens ; la plupart de ses défauts sont même très-aisés à corriger. Mais s'il m'est permis de décider sur l'avenir, je pense que ce sera beaucoup pour elle de jouer bien dans le Tragique & parfaitement dans le Comique². Cette gloire est rare & lui doit suffire.*

¹ C'est encore M^{lle} Desmares.

² Le critique s'est trompé dans la première de ses prédictions.

le *Comique* est un corps sans ame. Puis donc que celui qui est entièrement froid nous laisse dans l'indifférence, plus on participe à ce défaut, plus on doit participer à notre dégoût. Mais comme, dans les premiers, on ne peut souffrir de transports outrés qui choquent la vraisemblance, on ne doit point excuser, dans ceux-ci, les farces & les bouffonneries.

Le Sieur A.¹ feroit bon Acteur, s'il

¹ Armand (François Huguet) (1699-1765). — Armand est le prénom de son parrain le Maréchal Duc de Richelieu. — Il débuta en 1723, fut admis, en 1724, dans la *Haute Livrée*, dont il devint chef d'emploi en 1731, à la mort de La Thorillière, & se retira en 1765. C'a été le plus pétillant *Valet* de la *Comédie-Françoise*. Il s'inspira toujours, comme d'Aigueberre le reproche à ses premières années, du genre bouffon des comédiens italiens. Voir les dessins de Foëch, Basle & Whirsker ; il existe également un portrait de cet acteur dans le Rôle de *Carondas* des *Philosophes*.

avoit moins conservé le goût des Théâtres ambulans. Il est plein de vivacité, il a des talens pour plaire & pour divertir, & ils sont fort étendus. Personnages grotesques, travestis, de valets, de garçons, d'ivrognes &c., tous lui conviennent, & il est assés propre à tout. Il y a même de ces caractères où il ne paroît point jouer en Comedien. Mais il ne profite point de ces avantages : il consulte moins la nature que son premier goût; le *Blaise* de la *Comedie* ressemble souvent au *Pierrot* de la *Foire*; il s'attache toujours aux bouffonneries; il en mêle partout, & ne veut plaire que par là. Il pourroit être bon Comedien, mais il n'est que bon farceur.

Le Sieur L. T.¹ est sans contredit le

¹ La Thorillière (Pierre Lenoir, Sieur de), fils du camarade de Molière, dans la troupe de qui plusieurs écrivains, entre autres d'Aigueberre,

meilleur Acteur de son genre. Il a étudié sous un grand maître, & de tous ceux que Moliere a formés, aucun n'en a mieux profité. Esope lui-même paroîtroit moins *Esope* que lui. On ne peut mieux demasquer l'air hypocrite d'un faux dévot. Il représente au naturel les naïvetés, les manigances, les petites familiarités, & tout le ridicule d'un valet. Un geste, un mouvement, une attitude, un clin d'œil, tout parle en lui, tout est conforme à ce qu'il joue. Moliere sans doute s'en tenoit là. Peut-être même alloit-il un

lui assignent, à tort, une place : c'est sa sœur, & non lui, qui joua dans *Psyché*, en 1671. Ses débuts dataient de 1684; il recueillit l'héritage de Raifin le cadet, en 1693, & joua les *Premiers Rôles comiques* jusqu'à la mort de ce dernier, en septembre 1731; c'est un des plus célèbres qui y aient paru. Le défaut que lui reproche notre critique a été signalé par d'autres historiens, mais seulement pour les premières années de sa carrière.

peu plus loin que le vrai; car on ne craint rien de prêter du sien & d'encherir un peu sur de tels personnages, parceque le Spectateur qui en a souvent été la dupe se les figure volontiers plus ridicules qu'ils ne sont. Mais l'excès est blamable en tout: la bouffonnerie sort du naturel & de la bienfiance. Le Sieur L. T. tombe souvent dans ce défaut, & non content de plaire par ses heureux talens, il charge ses caractères de mille circonstances qui ne sont point vraisemblables. Il cherche à se faire applaudir par ses grimaces. Il est vrai qu'il y réussit quelquefois; mais ce qui lui attire le suffrage des uns le fait mépriser des autres. C'est à lui de choisir les gens à qui il veut plaire. Comme on distingue les premiers & les derniers Rôles, je crois qu'on peut distinguer aussi deux sortes de *Parterres*, & dire le *bas Parterre* comme on dit le *bas Comique*. La *Comédie* est

souvent remplie de gens fans goût qui ne sçavent rire que d'une farce, d'une pointe & d'une polifsonnerie. La *Foire* leur conviendrait mieux qu'un Spectacle plus ferieux. Cependant, comme les plus fous sont toujours les plus hardis & les plus prompts à juger, c'est souvent une semblable cohue qui siffle ou qui applaudit, au premier caprice. Doit-on s'en rapporter à de pareils Censeurs ?

Ce sont néanmoins de tels suffrages qui ont perdu des Acteurs qui auroient pu devenir excellens. Il n'y a peut-être point de Comédien qui ait tant de talens & plus de défauts que le Sieur Q.¹ Il

¹ Quinault l'aîné (Jean-Baptiste-Maurice) frère de Dufresne, débuta en 1712, se retira en 1733, reparut en 1734, & quitta définitivement le 10 avril de la même année; il mourut en 1744 ou 45. Il joua les *Premiers Rôles* du *Haut Comique* avec esprit & finesse, mais fut médiocre dans les *Seconds Rôles Tragiques*. A force de

auroit pû corriger les uns & se perfectionner dans les autres; mais, prévenu par des applaudissemens infensés, il paroît content de lui-même; il negligé ce qu'il devoit perfectionner, & s'affermit tous les jours dans ce qu'il devoit détruire. C'est dommage qu'avec de si belles dispositions, il ait un si mauvais goût. Il est pourtant vrai que l'on a quelquefois sujet de l'applaudir. Ce n'est point qu'il soit alors différent de lui-même; mais ses défauts se changent en mérite, selon les occasions. Par exemple, la suffisance (a) d'un Philosophe s'ajuste

(a) *Neanmoins je ne sçai si l'Auteur du Philosophe marié en a été content*¹. Je lui ai entendu vouloir être spirituel, il devenait souvent outré : à cet égard, le jugement de d'Aigueberre est conforme à celui des autres historiens. Voir la note 1 de la page 45.

¹ Tout le monde cependant a reconnu que Quinault créa supérieurement ce rôle, à commencer par Destouches.

affés bien avec l'enflure qui lui est devenue naturelle. Il excellera toujours en exprimant la rage & la noirceur d'un tyran qui ne respire que le crime ou la cruauté; il se surpasse dans *Admete & Alceste*, où il joue le Rôle du *Grand Prêtre*. L'ambition couverte & la sceleratesse déguisée de ce Pontife est susceptible de certains mouvemens auxquels cet Acteur s'est accoutumé, Ils sont outrés, mais absorbés en eux-mêmes; ce sont des transports pleins de rage, mais d'une rage étouffée qui ne produit point une violence éclatante, à laquelle il ne pourroit atteindre.

— L'observation que vous venez de

reciter à lui-même quelques endroits de ce Rôle. Quel jeu! Quels tons! Si on reprochoit à Baron de ne parler que du nez, on peut dire de cet Acteur qu'il ne parle souvent que de la gorge. On me dit dernièrement qu'il avoit gagné une esquinancie en jouant le Philosophe marié.

faire, dit un des Convives, m'en fait faire une autre. Je crois qu'il arrive souvent que les Acteurs ne manquent de plaire que parcequ'ils ne sont pas employés selon leurs talens.

— La remarque est judicieuse, reprit le Censeur : tels Acteurs sont estimés dans certains Rôles, qui pourroient être & sont effectivement méprisés dans d'autres. Ainsi, l'un des premiers soins des Comédiens devroit être de connoître de quoi ils sont capables. On destine à Mademoiselle D. F.¹ les Rôles de Mademoi-

¹ M^{me} Quinault-Dufresne (Catherine Dupré), femme de Quinault-Dufresne & connue, avant son mariage, sous le nom de M^{lle} De Seine, débuta le 7 novembre 1724, quitta le 24 décembre 1732, rentra le 11 mai 1733, pour se retirer tout-à-fait en mars 1736, & mourut en 1759. Sa carrière, qu'écourta sa faible santé, fut presque aussi glorieuse que celle d'Adrienne Lecouvreur. Elle & son mari continuèrent la réforme que la célèbre tragédienne & Baron avaient opérée dans l'art théâtral. Aved a peint

felle Le Couvreur : c'est en faire un grand éloge que d'en avoir une si haute idée. Il est vrai qu'elle a peu de défauts & beaucoup de dispositions; sa declamation n'est point forcée; elle jouë avec goût, mais avec moins de sentimens que de réflexions. Ses tons ne sont point assés variés. Elle pourra devenir une grande Actrice en s'appliquant beaucoup, mais elle est encore bien éloignée du but où elle doit parvenir, pour égaler celle à qui elle succede. Je ne sçai même si elle doit prétendre à ses Rôles. La majesté d'une Premiere Princesse, la violence des grandes passions semblent disproportionnées à sa taille, à l'étenduë de sa voix, à son temperament (a). La douleur & la

(a) *On sera cependant bien obligé de lui donner ces grands Rôles, faute d'autre Actrice qui puisse mieux faire.*

son portrait dans le rôle de *Didon*, & *Lépicié* en a fait la gravure.

jalouſie ſecrete d'*Eriphyle* ſont convenables à ſon caractère, parcequ'elles ne doivent point éclater ; *Hermione* ſe ſoutient moins dans ſa bouche. Cette Actrice ne manque point de feu, mais ſes forces ne répondent point à ſa vivacité. Il lui faut de la tendreſſe, des ſoupirs, une paſſion douce & moins emportée.

Le Sieur G-v. ¹ fera bien *Itis, Britan-*

¹ Grandval (Charles-François-Nicolas Racot de) venait de débuter le 19 novembre 1729; on le reçut, à la fin de décembre, pour doubler Quinault-Dufresne. Devenu chef d'emploi, quand ce dernier prit ſa retraite, il joua les *Premiers Rôles Tragiques & Comiques*, tout en conſervant les *Jeunes Premiers*. Il fut, par la fuite, obligé de céder à Lekain l'emploi tragique, pour le quel il n'avait pas, comme le prévoit d'Aigueberre, aſſez de puissance; mais perſonne n'a jamais égalé, dans l'autre, la délicateſſe de ſon jeu & ſa noble tenue. Il ſe retira en 1762, reſtra en 1764, prit définitivement ſa retraite en 1768 & mourut en 1784. Son portrait a été peint, en 1742, par Lancret, & gravé par Lebas, en 1755. Voir la

nicus, Melicerte; il peut suffire aux doux transports, aux feux & aux alarmes des Amans; il anime leur douleur & leur tendresse. S'il s'en tient à de semblables Rôles, il n'a plus qu'à se perfectionner; mais s'il veut atteindre à celui d'*Achille*, il faut qu'il acquiere de nouveaux talens. *Achille* est bien au-dessous de lui-même dans sa bouche; ses menaces ne font point d'impression, ses sermens & sa fureur ne rassurent & n'intimident point; on ne voit point ce Héros inexorable qui ne connoît de loi que sa valeur & son épée. Ce n'est point la faute de l'Acteur: il est bon sujet d'ailleurs; mais, puisque la nature ne l'a point formé pour représenter *Achille*, il auroit tort d'y prétendre.

note 1 de la page 45 & les dessins de Foëch, Basle & Whirsker, qui contiennent son portrait, à la fin de sa carrière, & sa charge.

Le Sieur D. ¹ est toujours chargé des Rôles d'Apothicaire, de Niais feints ou effectifs : c'est son fait (a) ; il s'en acquitte parfaitement ; s'il n'en faisoit point d'autres, il n'ennuieroit point le Spectateur, & il auroit le plaisir de ne jamais paroître sans applaudissemens.

Je ris aussi volontiers que le Sieur D. Ch. ², lorsque je le vois rire lui-même.

(a) *Ces caractères lui sont si naturels, qu'il joue tous les autres Rôles dans le même goût ; & j'ose assurer que, si, par un cas impossible, il se trouvoit chargé du Rôle d'Achille, Achille ressembleroit à Thomas Diafoirus.*

¹ Dangeville (Claude-Charles Botot), oncle de Marie-Anne, débuta en 1702 par les rôles tragiques. Mieux avisé, il doubla Beauval & lui succéda deux ans après, dans les rôles de *Niais*, où il excella. Il prit sa retraite en 1740 & mourut en 1743. Voir la note 1 de la page 45.

² Duchemin (Jean-Pierre), débuta en 1717 & doubla Guérin d'Estriché, dont il recueillit la succession plus tard. C'était un comédien supé-

Il est l'image naturelle d'un gras Financier, d'un Marchand intéressé. C'est assurément un bon Acteur dans le *Comique*, lorsqu'il est placé à propos. Mais qu'en peut-on penser, lorsqu'il joue dans le *Tragique*? Il fait *Osmin* dans *Bajazet* : en vérité, je souffre autant que je me réjouis, en l'y voyant ; il a tout l'air d'un homme que les passions n'empêchent pas d'engraïsser.

Le Sieur P.¹ fait mieux : il s'en tient

rieur dans les *Manteaux*. Il prit sa retraite en 1741 & mourut en 1754. Voir la note 1. de la page 45.

¹ Poisson (François-Arnould) (1696-1743), fils de Paul & petit-fils de Raymond, débuta en 1722 & fut admis en 1725. Il eut le talent & même le bredouillement héréditaires dans sa famille, & joua les *Valets* & les *Crispins* avec une verve dont il transmit le secret à Préville, son successeur. Le comique de tradition dans les *Crispins*, qui mariait la jovialité des Farceurs de

au grotesque. A-t-il tort ? Il y semble destiné naturellement : son air, son maintien, son jeu, tout respire en lui son caractère ; il est plein d'un ridicule ingenu. Il est vrai qu'il n'est point parfait : il est trop uni ; point de vivacité ; toujours le même ton, le même geste ; il bredouille & ne prononce que par fauts & par bonds. Peut-être ce défaut, qui déplairoit ailleurs, ajoute-t-il un nouveau ridicule à l'air grossier de ses personnages. Quoiqu'il en soit, il pourra travailler à ce qui lui manque ; mais il a raison de s'en tenir à ce qui lui est propre.

Le Sieur Le G.¹ est un bon Acteur : il a

l'Hôtel de Bourgogne à la fantaisie bouffonne de la *Comédie Italienne*, était peu goûté de d'Aiguebèrre : de là ses réticences.

¹ Legrand fils (Marc-Antoine) débuta en 1719, quitta en 1758 & mourut en 1769. Le jugement de d'Aiguebèrre est en contradiction formelle

la voix flexible, agreable, sonore, le jeu très-methodique; il goûte ce qu'il dit, & entre juste dans son caractère; il exprime parfaitement la crainte & la douleur. C'est dommage qu'il n'ait point la taille plus avantageuse(a); il n'a que les *Seconds & Troisiemes Rôles*, mais bien d'autres se font moins d'honneur dans les *Premiers*. J'ai remarqué qu'en entrant sur le Théâtre; on ne lui fait point ordinairement grand accueil; mais, dès

(a) *Il vient de paroître dans le Rôle de Pyrrhus: la premiere fois, avec succès; s'il a moins réussi, la seconde, on doit plutôt s'en prendre au Confident qu'à lui-même.*

avec celui de Lekain, qui le confidère comme un détestable acteur.

Le texte imprimé dit *un acteur excellent*. L'auteur — s'il est vrai que notre exemplaire ait été le sien — a reconnu l'exagération de cet éloge, en faisant la retouche que nous avons admise. Voir la note 1 de la page 45.

qu'il commence à parler, il est insensiblement très-goûté. Il se trouve presque toujours chargé de récits : alors, il ne manque jamais d'enlever de justes applaudissemens. En effet, il recite cette partie du Poëme avec tant de force & un feu si naturel, qu'il semble avoir été témoin de ce qu'il rapporte. Il n'est point difficile de s'ajuster à son goût, puisqu'il sçait s'ajuster à tout. Il paroît dans le *Comique* avec succès; il excelle pour les Rôles d'enjouement & de galanterie; mais il est trop gai & trop indifférent pour ceux des vrais Amans : il n'a point l'air inquiet & passionné.

Ainsi, il ne suffit pas d'être en general bon Acteur pour être goûté; il faut être appliqué à ce qui convient. Les Rôles & les Comédiens sont faits les uns pour les autres, & les uns & les autres ne peuvent plaire que par la conformité qui se trouve entr'eux. Que penseroit-on de Mademoi-

felle B.¹, si on ne lui eût donné que des Rôles de tendresse & de douleur? Son geste, l'étendue de sa voix, son feu, ou plutôt son impetuosité, enfin tout ce qui est, en elle, de fort & de violent peut-il convenir à des passions douces & tranquilles? La tendresse & les graces de l'Amour peuvent-elles s'accorder avec les emportemens qui lui sont naturels? Que deviendront *Iphigenie*, *Andromaque*, *Berenice*, si elles empruntent sa voix pour faire entendre leurs soupirs? Ainsi, elle ne sera jamais estimée, si elle ne trouve des Rôles de fureurs. D'un autre côté, faute de cette Actrice, le Sieur Longepierre a eu le chagrin de voir tomber

¹ M^{lle} Balicourt (Marguerite-Thérèse) débuta le 29 novembre 1727. Sa santé chancelante précipita sa retraite, qu'elle prit en 1738; elle mourut en 1743. Elle tint l'emploi des *Reines* avec beaucoup d'ampleur & d'intelligence; quoiqu'élève de M^{lle} Desmares, elle suivit les errements de Baron, qui lui donna des conseils.

sa *Medée*, &, dans le tems qu'elle étoit ensevelie dans l'oubli & qu'on n'en parloit qu'avec dégoût, cette Actrice a surmonté nos préjugés & nous a forcés de l'admirer¹. Nous avons vû le contraire dans la piece des *Trois Spectacles*. Quoiqu'elle se soit soutenue au-delà de ce que l'Auteur en pouvoit legitimement esperer, cependant elle auroit été plus applaudie, si la distribution des personnages eût été plus judicieuse, & si l'ambition d'une Actrice, qui se piquoit d'exceller en tout, ne lui eût pas fait quitter un Rôle qui lui convenoit, pour en prendre un auquel elle n'étoit point propre².

¹ La *Médée* de Longepierre fut jouée en 1694 & tomba, quoique M^{me} de Champmeslé fût chargée du rôle principal. Elle fut reprise le 25 septembre 1728 & obtint un grand succès, grâce à M^{lle} Balicourt.

² Le *Mercur*e signale, comme ayant joué dans la tragédie, Quinault-Dufresne & sa femme; dans

C'est ainsi que le caprice ou la négligence des Comédiens causent souvent, dans le partage des Rôles, un renversement qui les prive eux-mêmes de l'estime du Public, & le Public du plaisir qu'il pourroit recevoir. Ils devraient reformer cet abus; de plus, étudier leurs dispositions, considérer ce que les gens sensés en pensent, & régler leur distribution sur ce jugement plutôt que sur l'amour-propre. Par-là, ils éviteroient un ridicule qui n'est que trop ordinaire à plusieurs d'entr'eux. On ne verroit point le Rôle

la comédie, Dangeville (Géronte), Duchemin (Argante) & M^{lle} Quinault (Nérine); dans la pastorale, Quinault, Dufresne & Adrienne Lecouvreur. M^{lle} Balicourt avait donc en effet été reléguée dans un rôle secondaire. Par qui? c'est difficile à connaître. La question a d'ailleurs si peu d'importance, que nous négligeons de l'approfondir; ce plaidoyer *pro domo* n'est pas de notre sujet.

d'un Suffisant ou d'un faux Brave dans la bouche de celui qui ne sçait représenter qu'un Apothicaire. D'ailleurs, renfermés dans la portée & la qualité de leurs talens, il leur feroit plus aisé de s'y perfectionner.

Voilà, Monsieur, à peu près comment finit la conversation de ces Messieurs que nous écoutions. Ils avoüerent néanmoins, en sortant, qu'il est bien plus aisé de remarquer les défauts des Comédiens que de faire mieux.

— En effet, dit l'un, il faut tant de parties pour faire un parfait Acteur, même un bon, qu'il n'est pas surprenant qu'il y en ait si peu. Celui-ci aura de l'ame, mais il manque de voix. Un autre a tout ce qu'il faut, mais il n'a point de représentation. Il faut donc rassembler la voix, la mine, les entrailles, le feu, une longue ratiq ue, une décence naturelle, mille autres petites qualités dont le défaut

ne fait point d'abord, mais ne laisse point de faire un tort imperceptible au bon qui se rencontre d'ailleurs. De là je conclus, ajouta-t-il, que nous ne devons rebûter qu'un Acteur qui, après une longue habitude du Théâtre, reste opiniâtre dans ses défauts, sans acquérir aucun talent. Il faut au contraire supporter celui qui travaille à se corriger, & l'encourager, lorsqu'il fait bien. Mais il feroit à souhaiter que le Public accordât son suffrage avec plus de discernement & n'applaudît qu'au mérite, ou que l'Acteur fût assez judicieux pour reconnoître le travers de tels applaudissemens, & assez modeste pour ne s'en point prévaloir. Il coûte beaucoup à quelques-uns d'entr'eux, pour se former un parti, pour s'attacher une cabale : ils feroient bien mieux de chercher des Censeurs équitables & éclairés qui, sans les flatter, les instruiroient de leurs fautes & les

mettroient en état de mieux faire.

Mon Convive fut obligé de tomber d'accord de tout ce qu'il avoit entendu, & me promit d'en faire son profit. Si je croyois que vos Comédiens en voulussent faire de même, je vous permettrois de lire ma *Lettre* & d'en répandre des copies dans votre Caffé; mais, comme cela ne serviroit peut-être qu'à exciter contre moi quelque cabale qui me feroit perdre mon utile emploi de Souffleur, je vous prie de ne me point commettre, & si je n'exige point le secret pour la *Lettre*, je vous demande, du moins, beaucoup de prudence & de discretion pour l'Auteur. J'ai l'esprit aussi pacifique que le cœur, & comme je souffle parceque je n'ai jamais eu le courage d'aller à la guerre, je me tais parceque je n'ai pas le courage de disputer.

Avant que de finir ma *Lettre*, je veux vous faire part de quelques objections qui

m'ont été faites au sujet de cette Critique, que j'ai communiquée à quelques amis sinceres. Comme ils m'en supposent l'Auteur, ils me reprochent de n'être point entré dans le détail de certaines minuties qui blessent la délicatesse des personnes de bon goût : — c'est un frottement de nez disgracieux, un battement de mains trop fréquent, une attitude grossiere, deux pieds tournés à l'opposite l'un de l'autre, &c.; ce sont certains abus, qui semblent autorisés par l'usage, mais qui n'en sont pas moins ridicules. Jamais une Actrice ne paroît sur le Théâtre sans mouchoir ou sans éventail : ce maintien choque souvent la vrai-séance. *Electre* & *Andromaque*, qui pleurent toujours, doivent être toujours en disposition d'essuyer leurs larmes : il n'en est pas de même d'une *Princesse* qui ne doit être affligée que vers le milieu ou la fin de la Piece. Cependant, on suppose

qu'elle pressent sa douleur; elle se précautionne avant la catastrophe, & par symétrie, la *Confidente* se prépare également à ce qu'elle doit le plus ignorer! — J'ai souvent averti nos Messieurs de ces défauts, mais ils se moquent de moi, & traitent tout cela de pure bagatelle. Ce sont des riens, à la vérité; mais plus il est aisé de s'en corriger, moins ils sont supportables à ceux qui s'en aperçoivent.

D'autres trouvent qu'on a flatté les portraits. Je vous assure qu'ils avoient été tirés au naturel, & que bien peu de chose étoit échappé au pinceau. Mais, craignant qu'une censure vive ne parût trop sévère, j'ai pris soin moi-même d'en adoucir les traits; j'ai crû la rendre plus utile, en la rendant plus flatteuse. *Tel refuse de s'avouer, lorsqu'on lui montre ses défauts tout entiers, qui se prête au miroir, quand il dégrossit son image; l'amour-propre veut être ménagé, pour*

devenir docile. J'ai retenu ce conseil d'un de vos Neologues qui est Poëte, Orateur & Metaphysicien, autant dans ses expressions que dans ses raisonnemens.

On se plaint enfin qu'oubliant la plupart des Acteurs, on ait attaqué surtout les moins dignes de censure. J'ai répondu que, n'ayant besoin que d'un certain nombre d'exemples pour appuyer les principes, on avoit eu raison de choisir exprès ce qu'il y a de meilleur, & de laisser là une multitude d'Acteurs froids & insensibles, tels que sont ceux que l'on fourre partout, qui se chargent de tout & ne s'acquittent de rien. C'est assés en dire que de n'en point parler. Au surplus, quel ragoût pour un Censeur de ne montrer que des défauts connus & sensibles, sans pouvoir y joindre le moindre éloge. La critique n'a de sel qu'autant qu'elle découvre ce qui ne frappe point, ou qu'elle demêle le vrai d'avec le faux.

D'ailleurs elle n'est estimable qu'autant qu'elle peut être utile. Or, ce seroit insulter, & non pas remedier à leur insuffisance. Adieu, je ne cesserois point d'écrire, s'il falloit vous informer de tout. En voilà bien assés pour cette fois. Je finirai par une réflexion generale sur les réflexions de tous ces Censeurs : c'est que, s'il est difficile de former un bon Comedien, il ne l'est peut-être pas moins d'en écrire une Critique parfaite, & au goût de tout le monde.

FIN



Publications de M. J. BONNASSIES

EN VENTE A LA LIBRAIRIE WILLEM

~~~~~

COMÉDIE-FRANÇAISE. Notice historique sur les anciens bâtimens (rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés (de l'Ancienne-Comédie) & rue des Mauvais-Garçons (Grégoire-de-Tours). Paris, 1868. In-8. 1 50

LA FAMEUSE COMÉDIENNE ou histoire de la Guérin, auparavant femme & veuve de Molière. Réimpression conforme à l'édition de 1688, précédée d'une Notice biographique & critique, & suivie de variantes & de notes. 2 portraits. Paris, 1870. In-16.

Papier ordinaire..... 4 fr.  
— vergé..... 6 fr.  
— Chine..... 10 fr.

NOUVELLE COLLECTION P. JANNET. L'HOMME A BONNES FORTUNES de Michel Baron avec préface & notes. Paris, 1870. In-16.

Papier ordinaire..... 2 fr.  
— vélin..... 6 fr.  
— Chine..... 15 fr.

*Sous presse :*

LETTRES A EUGÉNIE sur les spectacles (par le Prince de Ligne) accompagnées de nombreuses annotations par MM. Édouard Fournier & Jules Bonnassies.

LES THÉÂTRES EN 1780. 5<sup>e</sup> partie: L'OPÉRA (*le Vol plus haut*) accompagnée de notes & de gravures nombreuses, par M. Jules Renaud. 2 vol., in-16.

La première partie (*La Confession générale d'Audinot*) & la sixième (*La Chronique Arétine*) paraîtront immédiatement après la cinquième.

---

Imp. L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.